



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 452 décembre 2022

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE



Veronika Mabardi, un hommage poignant à son frère décédé

© Rama Creative Commons

Sam Touzani, un comédien aux identités multiples



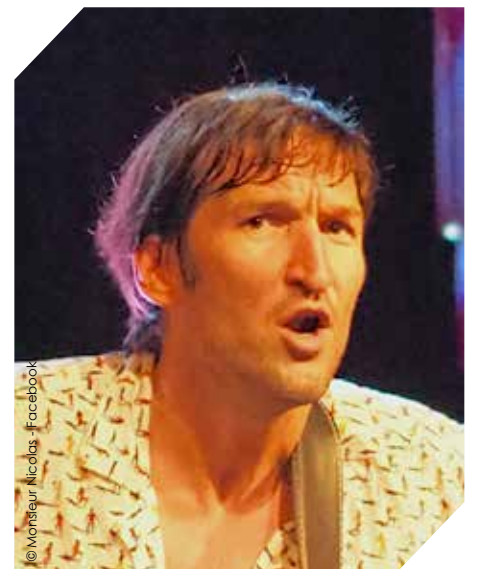
© Magazine L'appel - Gérald HAYOIS



Hélène Lævenbruck perce le mystère des voix intérieures

© Philippe PICHON

Monsieur Nicolas renouvelle la chanson pour enfants



© Monsieur Nicolas - Facebook

MENSUEL (ne paraît pas en juillet et en août) - DÉCEMBRE 2022 - N° 452 PRIX : 3,50 € DÉPÔT LIÈGE X - P302066 RUE DU BEAU MUR, 45 - 4030 LIÈGE



© Adobe Stock

Édito

L'ESPÉRANCE TRANSCENDE LES PEURS

La fin de l'année approche. Chacun pense sans doute au sapin à décorer ou à la crèche qu'il va falloir installer. Sans compter la liste des invités à composer ou les cadeaux à budgéter... Le rituel des fêtes, des retrouvailles familiales ou amicales est en route. Tout le monde s'affaire. L'air sera – bientôt – à la fête ! Les guirlandes vont clignoter dans les foyers, les vitrines alléchantes vont scintiller de mille feux, les vins chauds vont couler à flots...

Derrière ce rituel de consommation et cette impression d'abondance, certains tenteront de vivre un réel temps de rencontre et de partage en famille, en essayant qu'une forme de sobriété volontaire ramène les convives à plus d'authenticité. D'autres se mobiliseront pour que les plus démunis et les personnes seules ne restent pas au bord du chemin de ces grands festins d'un soir. Ces Noël d'intimité ou de solidarité auront sans aucun doute plus de saveurs que des réveillons tapageurs aux paillettes aveuglantes. Comme un souvenir que ce *divin enfant* – tant célébré dans des cantiques parfois mielleux – est venu au monde dans une étable, ses parents ne trouvant pas de place dans l'auberge locale.

Qu'il est pourtant agréable de faire la fête ! Même si les temps actuels charrient leurs lots de sacrifices et de drames : après la pandémie liée à la covid, après les inondations qui ont frappé de nombreuses familles chez nous, après les fins de mois difficiles et insolubles suite aux prix démesurés des énergies... Suite aussi aux conflits insensés en Ukraine ou ailleurs créant leurs flots de réfugiés. La liste pourrait être longue si on élargit son horizon. Un horizon bouché où les peurs l'emporteraient sur les espoirs, jusqu'à envisager que la survie même de notre pla-

nète soit en jeu. Qu'il s'agisse des dérèglements climatiques ou des règlements de compte entre superpuissances, l'avenir est assombri.

Dans cette ambiance plombée d'un monde qui pourrait s'effondrer et de discours sur la fin de l'humanité, le risque de voir les égoïsmes se renforcer est réel. Égoïsme des nations, égoïsme des classes, égoïsme des individus...

Faudrait-il donc faire la fête et jouir du présent sans se soucier ni du lendemain ni des autres ? Ou, dans ces moments d'obscurité, rechercher les discours d'initiatives plutôt que des messages paralysants ? Créer des solidarités plutôt que des replis sur soi ?

Au moment d'échanger nos traditionnels bons vœux, que ce soit au pied de la crèche ou sous le gui de l'An neuf, réveillons l'étincelle d'un monde meilleur. Qu'il ne suffit pas d'appeler de ses bons vœux, mais que nous avons à construire. Sans relâche. Un monde éclairé par des témoins d'espérance qui inventent des chemins nouveaux. À nous de discerner qui sont les vrais prophètes d'aujourd'hui. Ceux qui invitent à la conversion, au changement de pratiques et de mode de vie « *tant qu'il est encore temps* ». Ceux qui devancent et annoncent la paix et la justice. Des prophètes de la trempe de Gandhi, Mandela, Lanza del Vasto, ou encore Martin Luther King qui – il y aura soixante ans en 2023 – prononçait son fameux discours « *I have a dream* ».

Stephan GRAWEZ,
Rédacteur en chef adjoint.

« Même pas peur » était le thème de la deuxième journée de « Théologie par les pieds », organisée le 5 novembre dernier à Namur.

<https://www.cefoc.be/La-theologie-par-les-pieds>

Sommaire

a Actuel

Édito

L'espérance transcende les peurs 2

À la une

Le grand méchant Woke 4

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 7

Signe

Faire de l'alimentation un droit 8

Albert Nolan : un grand dominicain anti-apartheid 10



Manger à sa faim, un minimum pour tous.

v Vécu

Vivre

Interra : une dynamique d'interaction 12

Penser

Gérer le chaos 14

Voir

En safari, Charleroi derrière la scène 15

Rencontrer

Sam Touzani : « Je suis un grand partisan du doute » 18



Favoriser les liens entre les migrants et la population locale.

s Spirituel

Parole

Un Noël de douce insolence 21

Croire ou ne pas croire

Comment concilier les nouvelles technologies et les libertés individuelles ? 22

Corps et âmes

Quand on se parle à soi-même 26



Un accès aux savoirs, mais attention aux dérives!

c Culturel

Découvrir

Veronika Mabardi, pour l'amour de son frère 28

Médi@s

À La Pointe de l'art et de la société 30

Planche

En attendant la fin : au-delà du rire 32

Portée

Monsieur Nicolas prend les enfants pour des grands 34

Pages

Petits à lire 36

Beaux Livres 36

Jérusalem : quelle histoire ! 38

Notebook 39



Alice dans un "purgatoire" peu rassurant



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditrice responsable
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERTHIN,
Jacques BRIARD, Dominique COSTERMANS, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE, Christian MERVILLE, Gabriel RINGLET, Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane CHINSKY, Laurence FLACHON,
Armand VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Présidente du Conseil : Florence VANDERSTICHELEN

Production – Finition
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Michel PAQUOT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège

☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 35 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Michel PAQUOT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - ☎ 04.341.10.04
✉ secretariat@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Féminisme, islamo-gauchisme, décolonialisme, théorie du genre, écriture inclusive, transidentité, cancel culture, appropriation culturelle, intersectionnalité, déconstruction... Autant d'épouvantails présumés saper les fondements de notre démocratie, voire de notre civilisation. Réunis sous l'appellation woke ou wokisme, à qui sont-ils supposés faire peur ?

Un phénomène extrêmement clivant

LE GRAND MÉCHANT WOKE

Dominique COSTERMANS

Pas un jour sans que le mot “woke” ne soit jeté dans les médias, tel un anathème. Tantôt c’est Greta Thunberg, militante écologiste, tantôt c’est Annie Ernaux, prix Nobel de littérature, qui en font les frais. Hier, c’était une polémique sur le titre d’un roman d’Agatha Christie, sur le déboulonnage d’une statue de Léopold II, sur un baiser non consenti par Blanche-Neige au Prince charmant ; aujourd’hui, on s’écharpe autour du rôle d’Ariel la Petite Sirène, confié pour la première fois à une actrice noire. La politique n’y échappe pas. En France, le précédent ministre de l’Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, anti-woke, pourfendeur de l’écriture inclusive, des antiracistes et des anticapitalistes, a été remplacé par Pap Ndiaye, historien, spécialiste des *Black studies*, donc forcément suspect de wokisme.

En Belgique, Georges-Louis Bouchez (président des libéraux francophones) et Sammy Mahdi (président des chrétiens-démocrates flamands) ont clamé leur détestation du wokisme. L’un « *parce qu’il accentue les clivages de la société* », l’autre parce qu’il perçoit ce mouvement « *comme une commode victimisation* ». Désormais, chacun est sommé de choisir son camp, délimité par ce fameux vocable, et pour l’observateur·rice lambda, le débat idéologique ressemble de plus en plus à une bagarre entre irréductibles Gaulois.

STAY WOKE, OU LES LUTTES ANTIRACIALES

Pour tenter d’y voir clair, un peu d’histoire s’impose. Le mot “woke”, qui vient du verbe anglais *awake*, éveillé, a été employé dans un sens militant antiraciste pour la première fois en 1939 par un chanteur de blues, Lead Belly. Martin Luther King l’a ensuite utilisé en 1965. « *Dans les années 2010 pré-Trump*, explique l’historienne belge Marie Peltier, *on voit toute une série de minorités s’organiser, manifester, et, pour certaines,*

« En général, le terme “woke” est utilisé pour disqualifier les idées progressistes et les luttes sociales. »

se réapproprier la terminologie woke, mais être aussi discréditées dans les mêmes termes. » Repris dans le sillage de *Black Lives Matter*, le mot s’est imposé dans les médias et est devenu viral. En 2016, un documentaire sur ce mouvement s’intitule, justement, *Stay woke*. On entre dans les années Trump, les clivages s’accroissent, et le « *on ne peut plus rien dire* » flambe dans le débat public étatsunien.

Si, en France, la polémique met quelques années à s’installer, elle se répand très rapidement. « C’est très frappant, poursuit Marie Peltier : *tout le monde désigne les wokes, sans très bien les définir, comme des personnes autoritaristes, qui veulent imposer un diktat. En même temps, ils·elles sont*

qualifié·es de bisounours. Mais, en général, ce terme est utilisé pour disqualifier les idées progressistes et les luttes sociales : les luttes antiracistes, les idées écologistes, le féminisme post-#metoo... toutes les idées progressistes qui ont pris ou prennent de l’ampleur ces dernières années. »

PARANOÏA COLLECTIVE

Marie Peltier, qui a beaucoup étudié la question du complotisme autour des attentats du 11 septembre, ne peut s’empêcher de lire les discours anti-woke à l’aune d’une certaine paranoïa collective. « *L’imaginaire complotiste contemporain est connu pour s’attaquer à deux cibles : la défiance vis-à-vis des institutions démocratiques, accusées de travailler au profit d’une minorité cachée, et le rejet et la haine des minorités.* » Toute cette sémantique autour de la culture woke n’y échappe pas, accusant les politiques et les médias d’être à la solde de minorités, qu’elles font passer avec leurs militant·es comme des censeurs, des responsables de rapports de domination.

Les exemples font florès, et l’intérêt de chaque polémique réside dans le clivage qu’elle révèle entre deux visions du monde. Prenons, par exemple, *Les dix petits nègres*, le célèbre roman d’Agatha Christie rebaptisé *Ils étaient dix* en 2020, l’arrière-petit-fils de l’auteurice ayant décidé que ce titre risquait de « *blesser* ». Le livre, écrit en 1939, utilise le mot « *nègre* » qui aujourd’hui n’a plus vraiment cours, étant donné ses connotations racistes, esclavagistes et coloniales. En France, une partie de l’opinion a hurlé à la *cancel culture*, au maccarthysme, bref à la censure. Sait-on que la version américaine avait renoncé à ce terme dans le titre dès 1940, suivie par l’Angleterre... quarante-cinq ans plus tard ? On peut déplorer ce changement et discuter sans fin de l’évolution du sens des mots, et de leur charge historique, mais de censure, il n’y eût point : juste une décision éditoriale à caractère commercial.

BLANCHE-NEIGE NON CONSENTANTE

L’affaire récente du baiser de Blanche-Neige convoque le concept de *cancel culture*, mais aussi celui du consentement, fer de lance du mouvement *#metoo*. En mai 2021, à l’occasion de la réouverture des parcs Disney aux États-Unis après de longs mois de crise sanitaire, l’opinion publique s’enflamme autour d’un article qui fait remarquer qu’un baiser donné sans consentement (puisque Blanche-Neige est endormie) ne serait plus acceptable aujourd’hui. La polémique prend des proportions inouïes – c’est ce qu’on appelle un *buzz* – et traverse les océans. Pourtant, note Titiou Lecoq sur son blog, aucun appel au boycott de la nouvelle attraction Disney chez les auteurices de cet article, qui se contentaient de relever « *qu’un vrai baiser d’amour (le titre de la dernière attraction Blanche Neige de Disneyland) peut difficilement être échangé quand l’une des deux personnes est dans le*

coma et n'a jamais laissé entendre qu'elle était d'accord ». N'est-ce pas la définition même du consentement, ce grand acquis de #metoo ? Ceci dit, personne n'a remis en question le fait que la première chose que Blanche Neige trouve utile de faire, quand elle découvre la maison des Sept Nains, c'est... le ménage de ces sept vieux garçons.

« *J'ai beau chercher, poursuit Titou Lecoq, je ne vois pas le problème. Mais visiblement il doit y en avoir un puisqu'on parle d'une "polémique". Ou alors, simplement, je fais une*

hypothèse : on a remarqué que ce genre de sujet fait du clic. Que dès qu'on met polémique + féminisme + cancel culture, on est certain de faire du trafic et du buzz. Donc on se jette sur le moindre article américain, quitte à le déformer. Ce qui ne serait pas grave si ça ne

donnait pas l'impression générale que des hordes de féministes décoloniales veulent interdire la moitié des œuvres du patrimoine occidental. »

« Dès qu'on met polémique + féminisme + cancel culture, on est certain de faire de trafic et du buzz. »

AGIR SUR LES SYMBOLES

L'image qui nous revient des États-Unis peut effrayer. On y parle de guerre des campus, de professeurs licenciés pour un défaut de langage, de terreur académique. « *C'est vrai, commente Marie Peltier, les États-Unis se sont fortement polarisés pendant les années Trump, et les groupes militants minoritaires se sont organisés et sont devenus très vindicatifs. Ces groupes sont très présents dans des combats qui portent sur des symboles, avec des effets qui d'ici peuvent paraître disproportionnés : le refus d'une terminologie devenue insupportable, par exemple. C'est un militantisme qui ne se contente plus d'agir dans la vie réelle, mais veut lutter au niveau des symboles.* »

Ce clivage ne se cantonne pas qu'aux campus, il traverse toute la vie intellectuelle et médiatique américaine. Quant aux campus, n'ont-ils pas été de tout temps le lieu de la contestation intellectuelle ? « *Mais que se passe-t-il, en réalité ? Les professeurs, dont on pense qu'ils ont été licenciés par leur hiérarchie sous la pression de minorités, ont en fait démissionné de leur propre chef. Je ne nie pas, cependant, que le débat soit extrêmement dur et virulent, surtout sous Trump ou dans une Amérique post-Trump. Principalement sur des questions fortement symboliques, comme celle du genre. Oui, des professeurs démissionnent. Mais on ne peut réduire cela à "des militants sèment la terreur".* » Marie Peltier, pessimiste, pense que ce climat de violence a déjà gagné l'Europe.

ON NE PEUT PLUS RIEN DIRE

En France, le débat est souvent présenté comme celui des valeurs universelles (républicaines) contre des revendications identitaires, communautaires. Éric Zemmour, comme la polémiste Caroline Fourest, s'en prennent aux wokes, les désignant tous les deux comme une menace majeure pour la République. « *C'est vraiment intéressant de constater comme la pulsion réactionnaire les fait se rejoindre. On assiste vraiment à un glissement réactionnaire du débat. Il me semble, analyse Marie Peltier, que la ligne de démarcation se situe aujourd'hui entre réactionnaires et progressistes. Est-ce qu'on pense qu'on ne peut plus rien dire ? Que c'était mieux avant ? Ou pense-t-on qu'il faut aller plus loin dans la défense des droits des minorités ? Le problème est qu'on ne sait plus qui est qui. Les réactionnaires se disent victimes des progressistes et persécutés par eux. On est dans un nœud sémantique, dans une inversion des discours. Les gens parleront de pensée unique, de politiquement correct... Il suffit d'ouvrir les réseaux sociaux pour voir qu'aujourd'hui, au contraire, on peut dire beaucoup de choses. Par contre, chez nous aussi les minorités s'organisent et se défendent. Il y a des choses qu'on disait il y a vingt ans et qu'on ne peut plus dire maintenant, par exemple les blagues racistes, et je pense que c'est plutôt bien !* » ■

WOKISME À LA BELGE ?

Le phénomène va-t-il prendre en Belgique, dont la société pilariée cultive de longue date la culture du compromis ? « *Il y a quelques années, j'aurais répondu non, assume la chercheuse belge Marie Peltier, mais je ne le pense plus. Pour plusieurs raisons : le contexte international et la montée des extrêmes droites autorisent la tenue d'un discours populiste décomplexé, chez des politiques comme Georges-Louis Bouchez, par exemple. On est aussi extrêmement contaminé par le débat public français sur des sujets comme la place de l'islam dans la société, cristallisé dans la question du voile. Notre rapport au multiconfessionnalisme, qui était historiquement relativement apaisé, laisse place à l'islamophobie.* »

Et à part le voile ? « *En Belgique, on constate beaucoup de propos anti-écologistes. Il y a une espèce d'obsession à droite, dans un amalgame féminisme/écologie/islamo-gauchisme. Ce discours est particulièrement virulent chez nous. C'est très destructeur, d'autant qu'on est dans un petit pays, que tout*

le monde se connaît, et qu'on a toujours pratiqué la culture du compromis. » Un autre sujet spécifiquement belge est le décolonialisme, incarné par le déboulonnage des statues : « *L'État belge, en effet, accuse à cet égard beaucoup de retard dans le travail mémoriel, alors que les historiens ont fait le travail, et que la demande s'exprime depuis une vingtaine d'années. Même la France a reconnu les crimes de la colonisation. En Belgique, il reste un tabou autour de cette question.* »

« *Aujourd'hui, écrit le sociologue Alain Policar, tous ceux qui remettent en question l'ordre social et politique, qui sont attentifs à la justice sociale, à la condition féminine et à celle des minorités racisées, sont susceptibles de subir l'accusation de wokisme.* » Il faut constater que le wokisme, qui n'est pas un mouvement structuré, mais un phénomène, aura imposé un vocabulaire politique et les termes dans lesquels le débat s'inscrit. Son impact, considérable, est déjà comparé à celui de la pensée de Mai 68 en son temps. (D.C.)

La griffe de Cécile Bertrand

UN PHÉNOMÈNE CLIVANT



INDICES

RATIFIÉ.

Après des mois de négociations, le Vatican et le régime communiste de Pékin ont prolongé pour deux ans un accord historique conclu en 2018 sur la question de la nomination des évêques en Chine, a récemment annoncé le Saint-Siège.

RETOURNÉES.

Trois momies antiques conservées au musée ethnologique du Vatican vont être restituées au Pérou suite à la signature d'un accord entre l'État pontifical et leur pays d'origine. Elles avaient été données en cadeau au musée Anima Mundi lors de sa fondation par le pape Pie XI en 1925.



MENACÉES.

Terre, Emmaüs et le réseau des ressourceries et recycleries ont des difficultés à boucler leur budget. Les dons d'objets et de vêtements à la base de leur modèle économique sont de qualité moindre. La cause principale est la concurrence des sites de vente en ligne privilégiés par les consommateurs qui préfèrent revendre que donner. Une tuile pour l'économie circulaire solidaire.

BLÂMÉ.

La province jésuite a « fermement » condamné les propos tenus par l'économiste et prêtre jésuite Gaël Giraud qui, selon elle, « renvoient à des références antisémites ». Il a été accusé d'avoir tenu des propos conspirationnistes en déclarant qu'Emmanuel Macron avait été « pris sous la coupe » du banquier David de Rothschild. Il a formulé des excuses.

Pour un Avent solidaire, et au-delà

FAIRE DE L'ALIMENTATION UN DROIT

Jacques BRIARD

Cette année, la campagne d'Action Vivre Ensemble sensibilise à la précarité toujours croissante en Wallonie et à Bruxelles. Avec des acteurs de terrain et des réseaux divers, elle plaide pour un véritable changement au niveau structurel.

Selon les données officielles parues en octobre dernier, 17,3% des habitants de Wallonie et 25% de Bruxelles, contre 10% en Flandre, vivaient en 2021 sous le seuil de pauvreté. Ces pourcentages - traduction partielle de la réalité - ont sans doute encore augmenté cette année. Car la précarisation n'a cessé de croître à travers les crises qui se sont multipliées depuis les *Golden Sixties*, quand on parlait de 10% de Belges vivant dans la pauvreté.

Lors de la Journée mondiale de lutte contre la pauvreté du 17 octobre dernier, Action Vivre Ensemble, le Réseau wallon de lutte contre la pauvreté, la Fédération des services sociaux (FSS) et le mouvement ATD Quart-Monde ont affirmé que « *la situation est devenue intenable pour les ménages en difficulté* ». Relevant que, de plus en plus, la classe moyenne est touchée. Ainsi, selon la Concertation alimentaire de la FSS, environ six cent mille personnes ont recours à l'aide alimentaire en Belgique, contre quatre cent cinquante en 2019. Elles font appel aux CPAS, à la Croix rouge, aux épiceries sociales, aux banques alimentaires, aux restos du cœur, aux sociétés de Saint-Vincent-de-Paul, etc.

PAR LE PRISME DES RESENTIS

Pour avoir appuyé des centaines d'initiatives locales de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale en Wallonie et à Bruxelles depuis les années 70, Action Vivre Ensemble rejoint ces différents cris d'alarme. D'où son analyse développée dans *Une sécurité sociale de l'alimentation* et d'autres publications qui prônent le droit à l'alimentation. Une étude encore plus fouillée, *L'aide alimentaire, un panier d'émotions*, aborde cette problématique par le prisme des ressentis : la peur à cause de la flambée des prix et de la dégradation de l'environnement ou la honte rongant ceux et celles qui ont recours à l'aide alimentaire, renforcée par le soupçon de déficits dans l'éducation. A ces constats s'ajoute aussi la colère face au mépris des droits et au gas-

pillage ou encore la joie de s'entraider et de se nourrir tout simplement. Car Action Vivre Ensemble a relevé que les associations sont de véritables filets de sécurité pour les personnes précarisées. Citant une bénéficiaire de l'épicerie *Les Capucines*, située dans le quartier des Marolles à Bruxelles, pour qui « *quand on peut manger à notre faim, les enfants sont heureux* ».

AVEC LES ACTEURS DE TERRAIN

Principale auteure de l'étude, Catherine Daloze estime qu'il faut revoir les dispositifs mis en place face à cet appauvrissement croissant et que les véritables solutions sont structurelles. Il s'agit prioritairement de relever les revenus au-dessus du seuil de pauvreté et de réinscrire le système de production alimentaire dans une perspective plus globale et durable. « *Malheureusement nécessaire, l'aide alimentaire est vitale pour beaucoup. Elle est aussi une porte d'entrée du travail social. Mais elle n'est pas une vraie solution. Des dispositifs comme les colis alimentaires sont des sparadraps sur des plaies* », considère-t-elle.

Action Vivre Ensemble se base sur ses partenariats menés avec des initiatives locales et des réseaux plus ou moins grands. Selon Catherine Daloze, « *ces enrichissants allers et retours avec des acteurs de terrain nourrissent la réflexion, notamment lors d'assemblées associatives régionales où se rencontrent et témoignent chaque année des responsables et bénéficiaires de plus de cent projets soutenus via les campagnes d'Avent et les dons de particuliers* ».

Toutefois, si beaucoup d'initiatives de lutte contre la pauvreté reposent sur le monde associatif, l'association catholique plaide pour un véritable changement au niveau structurel à travers divers leviers : une augmentation de tous les revenus de remplacement au-dessus du seuil de pauvreté, une fiscalité redistribuant mieux les richesses et des services publics de meilleure qualité et moins chers. Ainsi qu'une régulation du commerce international en matière

INDICES

AUTONOMES.

L'abbaye bénédictine de Sainte-Marie-de-la-Pierre dans l'Yonne (France) assure son indépendance énergétique grâce à une centrale hydroélectrique qui capte l'eau de la rivière proche. Elle a été installée au début des années 60 par le père Athanase formé à l'École polytechnique.

ANNONCIATEUR.

Le rapport Meadows, du nom du chercheur américain qui l'a signé avec Jorgen Ringers, a tout juste 50 ans. C'est en effet en 1972 qu'est parue cette première étude scientifique qui calculait les limites de la croissance sur Terre. Leurs analyses correspondent au monde d'aujourd'hui, hélas.



RÉTABLIE ?

« Si le pape restaurait l'obligation de ne pas manger de viande le vendredi au niveau mondial, cela constituerait une source majeure et peu chère de réduction des émissions de gaz à effet de serre », a déclaré le chercheur britannique Shaun Larcom. L'occasion de rétablir une très ancienne tradition chrétienne ?

INTERROGÉ.

« Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. » Ce verset de l'Évangile de saint Jean (Chap. 3 Vers. 16) est le plus recherché sur Google avec 2 millions de connexions mensuelles.



© Frédéric Pauwels - Collectif HUMA

L'AIDE ALIMENTAIRE.
De plus en plus nécessaire, mais à dépasser.

à la fois de droits humains et de qualité de l'alimentation et une accessibilité pour tous à l'alimentation dans la restauration collective avec, par exemple, des repas gratuits en écoles maternelles et primaires.

L'étude *L'aide alimentaire, un paquet d'émotions* développe ce point de vue analytique à destination du public le plus large possible. Elle ne fait pas référence à l'enseignement social de l'Église et aux appels répétés à la solidarité du pape François, dont l'association a répercuté l'encyclique *Laudato si'* sur la sauvegarde de la maison commune qu'est notre terre. Néanmoins, pour sa campagne préparant à la fête de Noël, et dans une perspective reliant foi et engagements dans la société, Action Vivre Ensemble propose aux communautés chrétiennes des *Pistes pour un Avent solidaire* et *Quatre petits contes d'Avent*.

Sur son site web, outre ces divers outils et de régulières analyses, l'association propose l'affiche *Faim de Justice* et la *Gazette de*

l'Avent où l'on peut lire un éditorial de Mgr Delville, évêque de Liège et référent pour l'ASBL, intitulé *De l'aide alimentaire à la recherche de la Paix*. Cette revue présente aussi les cent-neuf associations de lutte contre la pauvreté à soutenir, une vidéo de campagne et une exposition de panneaux de photos réalisée avec des bénéficiaires de l'aide alimentaire par la Fédération des services sociaux, chez qui elle peut être empruntée.

PENSER PLUTÔT
QUE PANSER

Par ailleurs, dix personnes engagées dans Action Vivre Ensemble, dont une majorité de volontaires, ont publié cette année une recherche participative, *Pauvretés-Changer de pansement ou penser le changement ?*, où est représenté un puzzle des solidarités façonnées bien au-delà des bonnes volontés individuelles. Les pièces de ce puzzle prennent la forme de réflexions et d'actions autour des revenus, de l'aide sociale, de la fiscalité, de la

démocratie, de la jeunesse et de la transition écologique et solidaire.

Avec la collecte des 10 et 11 décembre prochains dans les communautés chrétiennes et les appels aux dons, la campagne de l'Avent s'inscrit dans le travail de sensibilisation et d'interpellation que l'association catholique mène cette année avec ses partenaires sur le thème particulier du droit à l'alimentation. De son côté, son organisation sœur Entraide et Fraternité promeut la solidarité envers des partenaires engagés parmi des populations pauvres de pays du Sud, dont les membres du mouvement international Via Campesina. Fondé à Mons en 1993 avec l'appui d'ONG belges, celui-ci prône la souveraineté alimentaire qui « véhicule l'idée qu'il ne s'agit pas seulement de produire assez de nourriture, mais également d'assurer l'équité et l'accès à la nourriture pour tous, y compris pour les générations futures ». ■

www.vivre-ensemble.be



Albert Nolan

Jacques BRIARD

UN GRAND DOMINICAIN ANTI-APARTHEID

Des hommages très mérités ont été rendus en Afrique du Sud et ailleurs au célèbre père dominicain décédé en octobre à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Auteur d'ouvrages inspirants autour de la figure de Jésus, il a notamment été un promoteur de la Théologie contextuelle.

Né en 1934 au Cap dans une famille d'origine irlandaise, le frère dominicain et prêtre Albert Nolan aura inspiré des générations de citoyens, pas uniquement chrétiens, en Afrique du Sud et partout dans le monde. Paru en 1976 et traduit en neuf langues, son livre *Jésus avant le christianisme - L'évangile de la libération* a aidé bien des lecteurs à découvrir qui a été Jésus avant qu'on ne l'enchaîne dans la doctrine, les dogmes, les rites ou les liens des Églises avec les puissants au cours des siècles.

Dans cet ouvrage, le théologien ne faisait pas référence au combat qu'il menait contre le régime de l'apartheid aux côtés des collégiens et des étudiants catholiques, dont il était l'aumônier national. C'est toutefois cet engagement qui l'a conduit, en 1983, à refuser son élection comme Maître de l'Ordre des Dominicains, ce qui l'aurait contraint à quitter son pays pour Rome. En tant que provincial de son ordre, tout en accueillant les bureaux des mouvements étudiants et de nombreux visiteurs, il a encouragé ses confrères à vivre en communauté et dans une très grande simplicité. En particulier dans le quartier ouvrier de Mayfair, à l'ouest de Johannesburg et non loin de la cité noire de Soweto.

POUR UNE THÉOLOGIE PROPHÉTIQUE

Albert Nolan a été l'une des chevilles ouvrières de l'Institut pour la Théologie contextuelle (ICT) créé en 1981 à Johannesburg. Son but était de promouvoir pour l'Afrique du Sud une théologie proche de celle de la libération en Amérique latine. Parmi ses collaborateurs figuraient des représentants des grandes Églises d'origines missionnaires et de certaines Églises indépendantes africaines, avec parfois un chauffeur de taxi comme évêque ! Membre clandestin du Congrès national africain (ANC), le principal mouvement de résistance à l'apartheid, il a pris des risques. Échappant à son arrestation en 1986, il a été obligé de vivre caché durant plusieurs mois.

Au sein de l'ICT, il a joué un rôle majeur dans la préparation, la mise en forme et la publication en 1985 du fameux document *Kairos*. À tel point que la docteure en histoire française Christelle Ortolland lui en attribue la paternité. Elle notait néanmoins la dimension collective de ce travail mené notamment avec des groupes de base et différentes personnalités : le pasteur pentecôtiste Frank Chikane, le pasteur Beyers Naudé exclu de l'Église réformée hollandaise quand elle s'affichait pro-apartheid, et aussi l'abbé Smangaliso Mkhathshwa. Secrétaire de la Conférence des évêques catholiques d'Afrique australe, celui-ci est devenu par la suite successivement député, secrétaire d'État à l'enseignement supérieur et maire de Pretoria.

PRENDRE JÉSUS AU SÉRIEUX

Ce document critiquait l'ambiguïté des Églises vis-à-vis du régime de l'apartheid et démontait toute justification théologique ou biblique du discours justifiant la ségrégation raciale pour, au contraire, proposer une théologie prophétique. Si cent-cinquante-et-un pasteurs, prêtres et laïcs de diverses dénominations chrétiennes l'ont signé, cela n'a été le cas ni de Mgr Desmond Tutu, archevêque anglican du Cap et Prix Nobel de la Paix 1984. Ni de Mgr Denis Hurley, archevêque catholique de Durban et plusieurs fois président de la Conférence épiscopale d'Afrique australe. Cependant, ce dernier, grand acteur du concile Vatican II, aux propos restés très libres en Église et en société, a toujours conservé sa confiance à Albert Nolan, tout comme bien des membres des hiérarchies et institutions catholiques qui l'ont honoré sur toute la planète.

En 1988, en promoteur de la théologie contextuelle, Albert Nolan a écrit *Dieu en Afrique du Sud*, traduit en 1991 par Philippe Denis. Trois ans auparavant, ce frère dominicain et professeur d'histoire d'origine liégeoise avait rejoint en Afrique du Sud les opposants à l'apartheid, les défenseurs de la démocratie et de la lutte contre le sida, jusqu'à devenir citoyen de son pays d'adoption. Dans cet ouvrage, le théologien confrontait à la révélation biblique et à la tradition chrétienne, les réalités quotidiennes des gens ordinaires, faites de souffrances, de luttes, de joies et d'espoirs. Et il mettait à jour ce que Dieu faisait de nouveau alors en Afrique du Sud et dévoilait le défi sans précédent que la bonne nouvelle lance aux Églises.

Il a également créé en 1991 le magazine œcuménique *Challenge*, qu'il a ensuite dirigé. Ce journal a été d'un grand soutien pour les militants anti-apartheid durant les années qui ont précédé les élections historiques de 1994, qui ont vu l'élection de Nelson Mandela à la présidence, et pour les bâtisseurs de la nation arc-en-ciel. Mais une évaluation, pourtant positive, réalisée en 2006 auprès de ses successeurs n'a malheureusement pas permis d'obtenir la poursuite de son financement.

En 2006, Albert Nolan a signé un troisième ouvrage, *Suivre Jésus aujourd'hui. Une spiritualité de la liberté radicale*, comme une invitation à prendre Jésus au sérieux en ce vingt-et-unième siècle. L'auteur indique avoir davantage pris conscience de la perspective féminine et du besoin d'une spiritualité plus personnelle. Il s'y dit aussi inspiré par des Sud-Africains courageux, humbles et libres, tel Nelson Mandela, ainsi que par des mystiques, auteurs spirituels, psychologues, astrophysiciens et analystes politiques. Tant des croyants convaincus que des personnes en recherche auront sans doute trouvé dans ce livre une parole de sagesse pour le temps présent qui favorise une plus grande communion avec Dieu et toute sa création.

RECUEIL D'HOMMAGES

Au sein des organisations promouvant la solidarité Nord-Sud des Églises chrétiennes d'Europe et d'Amérique du Nord, Albert Nolan a été longtemps soutenu comme un courageux partenaire. Et, pour leurs permanents, il était aussi un hôte très accueillant, un profond analyste et un précieux conseiller. C'est pourquoi ces associations ont-elles contribué à la publication, en 2001, d'un recueil d'hommages en son honneur. Lors de sa parution à Johannesburg, en présence de nombreux théologiens et experts en sciences politiques, leur porte-parole l'a chaleureusement remercié, avançant que « *la théologie est en fait toujours contextuelle !* ».

En 2003, le président sud-africain Thabo Mbeki lui a remis l'Ordre de Luthuli, du nom du prédécesseur de Mandela à la présidence de l'ANC et Prix Nobel de la Paix en 1960. Philippe Denis témoigne que la célébration des funérailles de ce « géant » décédé le 17 octobre dernier a été très simple, à la manière de ce qu'il aimait. Ses anciens partenaires à l'ICT Frank Chikane, Smangaliso Mkhathshwa et Nomvula Mokonyane ont témoigné, et cette dernière a lu un message de l'actuel président Cyril Ramaphosa. ■

Albert NOLAN, *Dieu en Afrique du Sud*, Paris, Le Cerf, 1991. Prix : 37,40€. Via *L'appel* : - 5% = 35,53€.

Albert NOLAN, *Jésus avant le christianisme*, Paris, Cerf, 1995 (épuisé).

Albert NOLAN, *Suivre Jésus aujourd'hui*, Paris, Le Cerf, 2009. Prix : 26,40€. Via *L'appel* : - 5% = 25,08€.



© Magazine L'appel - Paul FRANCK

REDONNER CONFIANCE.
Les Liégeois tissent des liens avec des personnes venues de loin.

« **N**otre volonté est que l'immigration ne soit plus perçue de manière négative par la société d'accueil, mais comme une richesse. » C'est de ce désir qu'est née INTERRA dont les locaux occupent une ancienne maison de maître rue des Brasseurs dans le quartier de Saint-Barthélemy, à Liège. Cette ASBL est le fruit de la complicité entre trois jeunes femmes, Élixa, Julie et Lara, dont les chemins se sont croisés à de nombreuses reprises au cours de leurs études, durant des voyages ou au gré de leur parcours professionnel. Elles partagent le même intérêt pour les questions migratoires et d'égalité sociale, les rencontres et l'altérité.

Leurs expériences, à la fois pratiques et théoriques, ont permis à leur projet de voir le jour. Il repose sur le constat que la société traverse une crise de l'accueil où la figure du migrant est souvent vécue de manière négative. Cette vision dépourvue d'humanité résulte d'une méconnaissance de ces personnes. Il est donc vital de découvrir qui elles sont réellement. INTERRA, dont le nom fait référence à la terre et à ce que l'on y construit en commun, veut ainsi mettre en avant une dynamique d'interaction. Son rôle est de servir d'intermédiaire et d'encourager les rencontres pour devenir un véritable créateur de liens.

PERTE IDENTITAIRE

Car les trois amies ont également observé que les migrants récemment arrivés en Belgique se retrouvent généralement isolés et possèdent un réseau social limité. La non-reconnaissance de leurs compétences, l'inoccupation qui sont le plus souvent leur lot quotidien et la perte identitaire ne viennent rien arranger après les traumatismes vécus lors de leurs parcours migratoires. L'idée d'INTERRA est de créer du lien afin que l'immigration ne soit plus perçue comme une charge pour la société d'accueil, mais comme une richesse. Il est donc important d'offrir des opportunités de

rencontres entre les primo-arrivants et la population locale de manière participative et innovante. Ces contacts peuvent se faire à travers la mise en valeur des connaissances et du savoir-faire de chacun pour aboutir à une meilleure compréhension mutuelle.

Les liens ainsi tissés seront profitables et épanouissants pour les uns et les autres, renforceront le vivre ensemble et permettront à tous de se sentir valorisés. Ces rencontres peuvent être festives ou plus intimes. L'ASBL a profité de la fête d'Halloween pour mettre en place diverses animations, telles que la peinture de masques, la préparation d'une soupe au potiron ou des ateliers-jeux, dont l'un consistait à découvrir qui est le loup-garou. Tout cela dans une ambiance chaleureuse favorisant des échanges où chacune et chacun étaient partie prenante.

DES PROJETS D'EMPLOI

Au-delà du festif, INTERRA veut réellement engendrer une dynamique permettant au migrant d'accéder au marché du travail. Les trois fondatrices se sont en effet rendu compte que les personnes qui mettaient en place des ateliers de manière bénévole prenaient confiance en elles et désiraient se professionnaliser. « Nous accompagnons les personnes issues de l'immigration qui veulent devenir entrepreneurs et créer leur propre entreprise, depuis l'idée de départ jusqu'à l'aboutissement final, explique Vincent, l'animateur de l'incubateur inclusif Interlab créé dans ce but. Par exemple, le coach sportif, Youssouf, vient de Mauritanie où il était footballeur professionnel et coach. Il est arrivé ici un peu perdu et ne savait pas trop quoi faire. On a alors beaucoup travaillé avec lui. Il s'est mis à organiser des ateliers sportifs et a réalisé que c'était cela qu'il voulait faire. On l'a donc aidé à devenir coach. Il s'est fait des clients et travaille maintenant chez Décathlon où il propose des séances de sport comme coach indépendant. On a aussi soutenu une dame qui venait du Mexique dans son souhait d'être thé-

Sortir les migrants de leur isolement

INTERRA: UNE DYNAMIQUE D'INTERACTION

Paul FRANCK

L'ASBL liégeoise INTERRA met en place des projets et des ateliers afin de favoriser les liens entre les migrants et la population locale, et d'ainsi pouvoir valoriser leurs compétences. Visite lors de la journée organisée pour Halloween.

rapeute, ainsi qu'un gars qui voulait être comptable indépendant, pour que son projet aboutisse. Un autre qui était graphiste, nous l'avons aidé à trouver un job dans sa branche. »

À la table de jeu est assise une étudiante qui voudrait devenir professeure de français. Venue à INTERRA pour voir du monde, elle a notamment rencontré Ali qui, en un an, a fait de formidables progrès. Le public groupé autour de l'atelier peinture de masques est très mélangé : Africains, Belges, Algériens et Turcs rivalisent d'ingéniosité pour confectionner le leur. Tous les participants à cette journée sont heureux de voir qu'existent de tels lieux de vie où chacun est à même de partager ses compétences.

UN APPORT DE RICHESSES

Lara Leroy, une des fondatrices d'INTERRA avec Julie et Élixa, a étudié la sociologie des migrations à l'université de Liège en

partenariat avec celle de Barcelone. « J'ai écrit un mémoire sur ce que veut dire l'intégration, particulièrement du point de vue des personnes migrantes. À la fin de ce travail, j'ai émis des recommandations face à ce que je considère comme des manquements. Par exemple, si, pour ces personnes, il existe beaucoup de cours de français, ainsi qu'un parcours de citoyenneté, elles ont en fait très peu de possibilités pour pratiquer le français et la citoyenneté. Comment se débrouiller dans un magasin, parler avec ses voisins ? Comment pallier ces manques-là et mettre en valeur les richesses que ces hommes et femmes apportent à la Belgique ? C'est pourquoi en les accompagnant dans des ateliers qu'ils portent eux-mêmes, nous les mettons en confiance. À côté des associations qui existent déjà, nous avons voulu, avec INTERRA, apporter notre pierre à l'édifice en initiant ces moments de partage et d'apprentissage mutuels. »

Avec quels fonds l'ASBL

fonctionne-t-elle ? « Nous avons commencé avec un subside de la Région wallonne qui a permis d'engager Julie. Elle a ainsi pu s'investir dans la recherche de financements pour pérenniser l'association. Mais cela reste très compliqué. On n'a pas d'agrément et il faut chercher au jour le jour les moyens de poursuivre nos actions. Nous avons aussi reçu un subside de 'Vivre Ensemble'. » Par quels chemins les personnes arrivent-elles à INTERRA ? « Grâce à notre petit réseau. Je travaillais dans un centre d'accueil pour demandeurs d'asile où j'avais lié des relations de confiance avec des personnes migrantes. Élixa était prof de citoyenneté. Nous nous sommes également inscrits sur la plateforme du volontariat. C'est ainsi que nous avons accueilli des bénévoles souhaitant s'investir. Tout cela permet des rencontres vraies et conviviales où chacune et chacun y trouvent son compte. » ■

ASBL INTERRA, 8 rue des Brasseurs, 4000 Liège.
www.interra-asbl.be/

Femmes & hommes

ANN-GAËLLE ATTIAS.

Ancienne journaliste, issue d'une famille séfarade du Maroc, elle devient la sixième femme rabbin de France. Elle officiera auprès de la communauté juive libérale de Toulouse.

PAUL RIXEN.

Décédé inopinément le 30 octobre, cet animateur à Entraide et Fraternité-Action Vivre Ensemble à Liège laisse un grand vide, tant auprès de ses collègues que dans les communautés locales. A Malmedy, où il résidait, les hommages ont afflué pour saluer une personnalité pleine d'humanité, de solidarité et de fortes convictions chrétiennes. Son humour et sa guitare en bandoulière expliquaient aussi son charisme. De nombreux jeunes de l'Institut Notre-Dame de la ville ont participé aux funérailles de celui qui était aussi leur prof de religion.



BRUNO SPRIET.

Ce laïc père de deux enfants est le nouveau secrétaire général de la Conférence des évêques de Belgique. D'après lui, « c'est le signe de la volonté des évêques d'évoluer en une Église synodale où les laïcs ont un rôle ».

MARTHA INÉS ROMERO.

Cette colombienne deviendra le 1^{er} janvier 2023 la nouvelle Secrétaire générale de Pax Christi International, mouvement catholique pour la paix établi à Bruxelles.

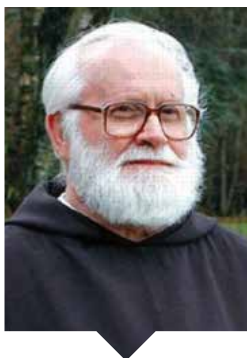
Dans son propre cœur et sa propre vie

GÉRER

LE CHAOS

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Aujourd'hui, comme à l'aube de la création, concourent à engendrer le monde nouveau ceux et celles qui savent gérer le chaos.

Au moment de la création du monde, selon le récit du livre de la Genèse, il n'y avait que le chaos, un amas d'éléments sans vie. Le souffle de Dieu plana sur ce tohu-bohu et sa parole en fit jaillir tous les êtres à l'existence, dans une immense explosion de vie, et elle donna à chaque être son identité. Apparut la lumière, distincte des ténèbres. Il y eut l'eau d'en haut et celle d'en bas, et la grande variété de végétaux et d'animaux. Puis il y eut l'homme et la femme créés à l'image de Dieu et à sa ressemblance. Comença alors une longue histoire entre Dieu et les humains appelés à coopérer à la création des autres êtres.

LE CHAOS DÉFINIT LE GÉNIE

Albert Einstein qui, plus que quiconque avant lui, comprit le caractère explosif de cet univers jailli sous le souffle de Dieu, écrivait : « *L'homme stupide a besoin d'ordre. Le génie gère le chaos.* » Il y a, dans cette phrase percutante et provocatrice, la perception de la vocation de l'être humain, non seulement à se conformer à des règles extérieures à lui-même, mais surtout à participer à l'activité créatrice de Dieu.

Déjà, les grands prophètes de l'Ancien Testament avaient perçu la tentation de l'humanité de retourner au tohu-bohu initial plutôt que de répondre à l'appel fait à chaque humain de vivre en harmonie avec la divinité, en gérant le chaos aussi bien en lui-même qu'autour de lui.

Ce que signifie la phrase d'Einstein citée plus haut, c'est que le génie est capable de voir au-delà des

circonstances chaotiques dans lesquelles se déroule sa vie, et de percevoir l'ordre dans le chaos. Le chaos est partout : dans la nature, dans la société, et dans le cœur de chaque être humain tiraillé entre l'appel à la plénitude de vie et la tentation du retour au néant.

En cette fin de l'année liturgique, les lectures du lectionnaire dominical nous montrent l'opposition de plus en plus forte faite à Jésus par les autorités du peuple juif. Une opposition qui le conduira à sa mort. L'Église des premiers siècles est née dans un univers de conflit et d'opposition ; souvent dans le sang. Une fois de plus, un ordre nouveau naquit de la victoire sur le chaos.

LE CHAOS DÉFINIT LE LEADER

Les disciples du Christ, rassemblés en Église, apprirent, au long des siècles, à gérer le chaos de la masse humaine. L'Église du Moyen-Âge, celle d'une époque que les historiens appellent la "chrétienté", trouva le moyen d'agir comme un levain au sein de la pâte humaine. Une grande réforme appelée la "réforme grégorienne", du nom d'un pape du XI^e siècle, permit à l'Église de jouer un rôle très positif dans la gestion du chaos, c'est-à-dire des conflits de toutes sortes, spécialement en Occident. Cette longue période arrivait à sa fin au moment où le pape Jean convoquait Vatican II.

Avec Vatican II et les décennies qui suivirent, le Peuple de Dieu est entré dans une nouvelle période de créativité, qui implique de nouvelles luttes entre ce qui en elle est vie nouvelle et ce qui est appelé à disparaître. Comme en toute période de créativité, elle connaît des moments de chaos générés aussi bien par les transformations du monde où elle s'insère que par les drames personnels et les péchés de ses membres, tels que les abus révélés par diverses enquêtes récentes.

Le Pape François, qui démontre une aptitude exceptionnelle à gérer ce chaos, ne cesse de répéter, dans son encyclique *Fratelli tutti*, que « *tout est lié* ». Ne peut concourir à gérer le chaos, dans son environnement immédiat ou dans la société en général, que celui ou celle qui sait le gérer dans son propre cœur et sa propre vie. ■

« *La plus laide ville du monde ?* »

EN SAFARI, CHARLEROI DERRIÈRE LA SCÈNE

Textes et photos : Frédéric ANTOINE

Grands travaux en bord de Sambre, nouveau cœur commercial, rénovations... Charleroi n'est plus ce qu'elle était. Quoique. Derrière cette belle vitrine subsistent d'énormes pans à l'abandon, qu'il peut être original de découvrir pour se faire une autre idée de cette métropole post-industrielle. Depuis une dizaine d'années, une association culturelle organise ces visites touristiques à contre-courant, sous forme d'un *city safari* légèrement *borderline*. En route pour quelques heures de grand frisson garanti.



UN CONTRE SIGHTSEEING TOUR.

Nicolas Buissart est assurément un personnage original. Ayant étudié pour devenir boucher, puis soudeur, il trouvera sa voie comme designer et artiste multiforme. En 2009, il décide de faire découvrir les paysages post-industriels de sa ville natale et crée "Charleroi Adventure", comme il y a "Doha Adventures" ou "New York City Adventures". À l'instar des "adventures"

avec jeps et casques coloniaux, il balade en minibus des touristes avides de sensations et leur montre la face cachée des choses. Dans les locaux du cercle paroissial de Montignies-sur-Sambre, qu'il a racheté en 2019 avec quatre copains, Nico débute le tour par un topo historico-culturel. Et confie que, pour voir Charleroi autrement, il va parfois falloir ruser.



SE MOILLER À LA PISCINE.

Ce jour-là, la visite commence par un véritable lieu de mémoire: l'ancienne piscine Solvay de Couillet, ouverte en 1937 et à l'abandon depuis 1998. Les visiteurs se fauflent pour accéder à ce bâtiment typique du style moderniste, tandis que

Nico tente d'ouvrir le cadenas qui en ferme l'entrée. Cette fois, sans succès. Pour découvrir la beauté du bassin et de sa salle des fêtes, il faudra en quelque sorte "se mouiller", c'est-à-dire passer par un autre accès, assez particulier...



L'ART STREET AU CHARBON.

“Quelque part” près de Charleroi, les touristes pénètrent, de manière subtile, sur le site d'un ancien charbonnage. Dans les bureaux, la vie semble presque s'être arrêtée hier. Et, malgré un certain saccage, la salle des douches rappelle toujours que, jadis, des hommes passaient ici une partie de

leur vie. Nico conduit la visite en mettant moins l'accent sur la technique que sur l'histoire et l'architecture. Le *street art*, lui, parle partout de lui-même. Aucun des bâtiments n'a échappé à ses fresques.



CHEZ NICO.

Pour la pause-repas, il fallait apporter ses tartines. Mais d'ordinaire, Nico organise un pique-nique sur un terrier. Ensuite direction chez lui, à Rockerill, espace culturel qui occupe l'ancienne forge de La Providence, fleuron sidérurgique de la région. Depuis 2005, Nico et ses amis en ont fait un haut lieu de culture alternative, accueillant chaque année des centaines d'artistes et des dizaines de milliers de visiteurs.

SENS INTERDIT.

Le safari s'est terminé à la ligne 5, construite fin des années 1970. Aujourd'hui sans métro, les stations restent fantômes. De retour au cercle Saint-Charles, Nico est fier d'avoir pu révéler un autre Charleroi.



Acteur, metteur en scène, raconteur d'histoires, dont la sienne, Sam Touzani est aussi écrivain, passionné de philosophie. Ce militant laïc, libre penseur sans Dieu, parle de ses identités multiples dans un livre, *Dis, c'est quoi l'identité ?*

Sam TOUZANI

« JE SUIS UN GRAND PARTISAN DU DOUTE »

Propos recueillis par G erald HAYOIS

— **Dans votre dernier spectacle, *Cerise sur le ghetto*, vous parlez de votre histoire familiale et de vos parents. Vous vouliez leur rendre hommage ?**

— Oui. Je viens d'une famille de sept enfants d'origine marocaine, berbère, musulmane. Mes parents sont arrivés en Belgique en 1964. Moi, je suis né à Molenbeek en 1968. Mon père était ouvrier, ma maman une vraie mère courage. C'est d'elle que je parle en sous-titrant le spectacle : *Le pouvoir de dire non*. Ma mère, avec une de mes sœurs, s'est fait tabasser dans un consulat marocain en 1972 parce qu'elle s'était notamment opposée à la dictature de Hassan II. Elle m'a appris le courage de se faire respecter à la fois dans sa famille et à l'extérieur. J'ai retenu d'elle le souci de nous faire vivre dans la dignité. Ils ont été à la recherche de dignité toute leur vie et ils nous ont transmis son importance. Je sais aussi les ratés qu'il y a eu dans cette éducation parce qu'on ne peut pas tout réussir quand vous venez des milieux populaires ou paysans, sans instruction et sans bien maîtriser la langue du pays.

— **Votre famille était de religion musulmane, dont vous avez pris distance progressivement, mais vous parlez néanmoins de votre père comme d'un personnage lumineux quand il pria t...**

— Il pria t cinq fois par jour et r v ait de lire le Coran. Il ne savait ni lire ni écrire, mais ce n'était pas un ignorant. Il vivait

un islam apaisé chez lui, dans son cœur. Il allait rarement à la mosquée et faisait partie de ces musulmans lambda qui ne se posent pas trop de questions. Il a développé une spiritualité et une espèce de sérénité intérieure qui l'a profondément éclairé, apaisé, réconcilié avec lui-même et avec le reste du monde. De mon côté, je suis devenu libre penseur. Je respecte la spiritualité des autres, mais elle n'est pas l'apanage des seuls croyants. J'ai besoin aussi de spiritualité que

je cultive, mais sans croyance en un Dieu. Elle est, pour moi, ce qui nous anime intérieurement.

— **Votre mère avait une forte personnalité...**

— Lorsque sa famille a voulu qu'elle épouse mon père, elle a dit : « *Je veux bien le rencontrer. Si ce gars-là me plaît, on se marie. S'il ne me plaît pas et qu'on ne s'entend pas, il n'a qu'à retourner dans son Rif natal.* » Nous sommes alors dans les années cinquante. Une telle réaction à cette époque, c'est juste inimaginable. Toute sa vie, elle va dire non   l'injustice. Si des maris se sont montrés violents avec leur femme, elle prend leur défense. Elle a crée avec ma sœur une association de femmes marocaines et elle dit non à mon père quand elle le trouve trop

macho ou directif. C'est une femme qui s'est totalement assumée et déployée. C'est une véritable philosophe, tout en étant pour une part analphabète. C'est "la mère courage" de Bertolt Brecht, obstinée et téméraire. Elle a le feu sacré.

— **Vous vous déclarez féministe ?**

— Gr ce à ma mère et ma grande sœur, j'ai vécu enfant dans un milieu de femmes et cela peut paraître étrange, mais féministe. Cela a forgé ma personnalité et, plus tard, je suis devenu un féministe universaliste et laïque.

— **Comment êtes-vous devenu cet artiste polymorphe, à la fois danseur, acteur, comédien, auteur ?**

— J'ai eu très tôt la volonté de jouer, de faire du th tre. J'ai fait rapidement de la danse par le plus grand des hasards. Une danseuse étoile habitait en dessous de chez ma sœur et elle m'a proposé d'entrer dans une  cole de danse. C'est ainsi que ma vie artistique a commencé à douze ans. J'ai eu ensuite la distance nécessaire qui m'a permis d'écrire des spectacles, d'en faire une dramaturgie et d'essayer de comprendre le monde qui m'entoure.

— **Vous avez aussi étudié la philosophie...**

— Si je n'avais pas été comédien, j'aurais été philosophe. J'ai approché et étudié la philosophie en suivant des cours en élève libre à l'ULB. C'est elle qui me permet de tenir debout et d'avancer, de repenser notre pensée primaire, de cultiver le doute. Je suis un grand partisan du doute. J'apprécie la pensée de Spinoza qui dit en substance : « *Regardez la nature et vous y verrez Dieu, regardez Dieu et vous y verrez la nature quelque part.* » Il est fondamentalement un libre penseur qui prend du recul par rapport à sa religion et l'aspect dogmatique de toutes les religions.

— **Vous-même, vous avez pris de la distance par rapport à l'islam, la religion de votre famille...**

— J'ai été confronté à des interdits, à une interprétation litt raliste du Coran qui est mortifère et qui s'inscrit dans une idéologie. Souvent, les islamistes, c'est-à-dire l'islam politique, regardent le monde avec les yeux de la mort. Moi, j'avais envie de le regarder avec ceux de la vie, avec ce qu'elle comporte de meilleur et de pire, même si elle n'est toujours pas un long fleuve tranquille.

— **Cela n'a pas dû être facile, il est plus aisé de rester dans sa communauté de base...**

— C'est exactement cela. La communauté est un confort. Je n'ai rien contre elle, cela ne me dérange pas qu'il y en ait de croyants ou de pensée laïque, des gens qui ont décidé de partager toute une série de rituels et de valeurs. Ce qui me g ne, c'est le communautarisme, le repli communautaire. L'entre-

« C'est la philosophie qui me permet de tenir debout et d'avancer, de repenser notre pensée primaire, de cultiver le doute. »

soi, c'est l'impossibilité de vivre ensemble et d'être libre ensemble. Le problème est la sacralisation du prophète, du Coran, parole de Dieu et une grande pression sociale. Il est très difficile de dire non dans une culture où le collectif gère les comportements. La liberté individuelle n'existe pas ou peu. Le libre arbitre ne rentre pas en ligne de compte. Vous avez peu de marge de manœuvre. Ce qui me dérange, ce sont les béni-oui-oui dans toutes les religions. Vous ne pouvez pas à tout bout de champ dire amen à tout ce qui n'est pas logique. Le contexte est souvent plus fort que le cortex. Il vous emmène comme une vague. Par contre, lorsque vous quittez le bateau et que vous mettez un peu moins de *pathos* et un peu plus de *logos*, que vous commencez un tant soit peu à rationaliser un discours, alors, les choses se dissipent comme des nuages. Le temps s'éclaircit et vous commencez à voir un

« L'identité, ce sont des strates qui se rajoutent, qui s'entrechoquent, qui s'enrichissent mutuellement. »

peu plus clair dans les eaux troubles de votre existence. Moi, j'ai de la chance, je suis un homme. J'ai pu faire mon propre chemin, mais pour les femmes, vous multipliez les problèmes par dix. Avant d'avoir eu un peu de courage, j'ai dû renoncer à ma lâcheté plus d'une fois. Ça ne se fait

pas en un jour et les choses se construisent au rythme des rencontres, des lectures, des expériences.

— Faut-il aussi parfois dire oui à la vie ?

— Il faut d'abord dire oui à soi-même. Je pense qu'on ne peut ni s'estimer, ni se respecter, ni s'aimer ou aimer les autres tant qu'on ne s'aime pas soi-même. Il faut s'offrir la possibilité d'entamer son cheminement personnel, de connaître sa mécanique, qu'elle soit psychologique ou physique. J'ai une formation de danseur. J'ai appris à faire des pirouettes, à maîtriser mon corps, à créer des mouvements aussi variés qu'éphémères pour créer de la beauté quelque part. Il est bon d'avoir une maîtrise du corps et de l'esprit. On ne pense pas qu'avec sa tête. On pense avec tout son corps.

— Dans ce parcours pour se découvrir et être soi, vous êtes passé par la psychanalyse...

— Elle m'a appris à accepter l'enfant blessé qui est en moi et à comprendre que je n'arriverai pas à le guérir, qu'il allait falloir vivre avec lui. Apprendre à vivre avec ses souffrances, cela vous permet de ne pas vous confondre avec elles et de ne pas parler qu'à travers la bouche de la douleur. Vous n'êtes pas audible si votre vie se traduit par une espèce de longue plainte. Vous pouvez attirer la pitié et l'empathie, mais ça ne résout rien. Le réel est ce qu'il est et il faut l'affronter. Parfois, cela met du temps à comprendre. La psychanalyse raccourcit le temps de compréhension et le temps de souffrance. Elle m'a détérré. J'avais l'impression d'être dans une espèce de léthargie permanente ou de mort clinique, dans le déni. Nous avons des mécanismes de défense pour ne pas être confrontés à toute une série de choses. La psychanalyse fait sauter les verrous, ouvre les portes. Je venais, chargé de toutes mes peurs, mes pulsions, de mort notamment. J'ai appris petit à petit à les déposer dans une pièce à part pour constater plus tard que lorsque j'ouvrais la porte, il n'y avait personne pour me condamner, que nous sommes notre premier gendarme, notre premier tortionnaire. Ce travail a été pour moi salvateur.

— Vous n'avez pas souffert du regard des Belgo-Belges à votre égard ?

— Au départ, je ne me suis pas tellement considéré comme un étranger. C'est dans les regards des autres qui me considéraient comme tel que j'ai pris conscience du problème. Je ne

pense pas qu'il y ait en Belgique un racisme systémique. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de problème de délit de faciès ou qu'il n'y a pas de racisme, mais il ne faut pas tomber dans la victimisation systématique.

— Vous venez d'écrire un livre. Dis, c'est quoi l'identité ? Grande question à laquelle vous tentez de répondre dans un dialogue avec une jeune fille musulmane portant le voile.

— Comme d'autres, je pense que notre identité est multiple et que l'identité unique peut être mortifère. Je peux m'inspirer de différentes cultures, héritages spirituels ou connaissances scientifiques, mais je "n'appartiens" à personne. Lorsque vous vous limitez à une seule identité, elle vous phagocyte. Après 68, un certain courant marxiste consistait à identifier les gens entre exploités et exploités, entre classes sociales. C'est évidemment important, mais trop exclusif. L'identité, ce sont des strates qui se rajoutent, qui s'entrechoquent, qui s'enrichissent mutuellement. Le problème des identités religieuses, c'est quand chacun affirme détenir la vérité éternelle et que vous ne pouvez pas être à la fois chrétien et musulman, bouddhiste et juif par exemple. En nous coulent toutes les cultures, le 100% religion n'existe que dans la tête des intégristes, tout comme le 100% "de souche" n'existe que dans celle des leaders d'extrême droite. Les extrêmes se rejoignent dans le 100% bêtise.

— Avec quels mots pourrait-on vous qualifier ?

— Je suis un être humain d'abord. Je me sens profondément citoyen belge. Je suis aussi un citoyen du monde... avec des origines marocaines, un héritage arabo-musulman et berbère, et en même temps un laïc universaliste, sans Dieu, un libre penseur qui évolue. Je suis aussi profondément européen. Je crois au projet européen. La langue française fait partie intégrante de mon identité et de mon métier. Je suis francophone et je parle aussi le marocain dialectal. Je suis également un artiste. J'écris, je joue et je fais appel à l'imaginaire en apportant des petites choses, des émotions pour faire rire ou pleurer, et parfois un peu de matière à réflexion.

— C'est dans votre vie professionnelle d'artiste que vous êtes pleinement vous-même ?

— Bien sûr, cela m'a permis de déployer mes ailes, d'évoluer, de comprendre, de pardonner, de grandir. Jouer, c'est mon ADN.

— Vous avez une compagne, vous êtes père aussi d'une petite fille et d'un petit garçon. Que voulez-vous leur transmettre ?

— Nous espérons qu'ils deviennent des êtres humains épanouis avant toute idéologie, des citoyens libres partageant les grandes valeurs universelles de tous les humains, mais aussi progressistes, féministes, laïques en espérant qu'ils ne deviennent pas que des consommateurs.

— Vous êtes invité par Gabriel Ringlet et le priuré de Malèves à participer à la célébration de Noël ce 24 décembre. Le dialogue entre la culture et la spiritualité, la vie de Jésus, cela vous parle ?

— L'homme Jésus, c'est magnifique. Ce qui me dérange, ce sont les dogmes de l'Église, les jeux de pouvoir, d'influence, les interdits. La parole de Jésus est celle d'un poète, un humaniste, un résistant. Quelle épopée que cette vie faite de contradictions, de souffrances, d'embuches ! Moi, je suis très loin de la sagesse d'un Jésus ou d'autres sages de l'humanité. J'apprécie tous les gens qui ont cultivé une spiritualité et qui l'ont élevée au rang de la philosophie pour nous faire douter de nos certitudes. ■

Sam TOUZANI, *Dis, c'est quoi l'identité*, Waterloo, Renaissance du livre, 2021. Prix : 12,90€. Via *L'appel* : - 5% = 12,26€.

« car voici que je vous annonce une bonne nouvelle » (Luc 2,10)

UN NOËL

DE DOUCE INSOLENCES

Gabriel RINGLET



Noël. Comment « être à l'échelle de cette nuit, à la hauteur de son théâtre, à l'unisson de son mystère ? », demande frère François Cassingena dans ses Propos d'altitude.

Et comment accueillir la douceur d'une « grande joie » qui, en ce temps-là déjà, avait tant de peine à s'exprimer, dans un pays dévasté par une actualité tellement bouleversée ? Nous traversons en ce moment des jours de désolation. Nous vivons « en sourdine », écrit frère François, à « l'étouffée », « en mode mineur ». Une joie de vivre a été blessée en nous et « une très insidieuse tristesse envahit le sous-sol de notre être ». Le moine-poète ajoute encore, citant Isaïe dans la traduction de la Vulgate (traduction latine de la Bible par saint Jérôme), ce verset qui saisit en quelques mots l'éloignement d'une musique qu'on entend se retirer pas à pas, jusqu'à se taire complètement : « *La douceur de la cithare au fond de nous s'est tue.* » (Is. 24,8)

Le passage complet est encore plus explicite :

« *Adieu, joyeux tambours,
la fête meurt et sa rumeur.
Adieu, joyeuse lyre –
plus de chants arrosés de vin
l'alcool est amer aux buveurs –
cassée, la ville du chaos,
claquemurées, les maisons –
cris dans les rues : du vin !
Toute joie confisquée,
exilé, le bonheur de la terre,
ne restent que désert et ruine où était une ville.* » (Is. 24,8-12)

Nous sommes en Ukraine, au Nord-Kivu, parfois chez nous. Un suicide. Un cancer. La mort d'un tout

petit. La douceur de la cithare se tait parfois dans ma propre maison. Alors, quelle est-elle, cette « bonne nouvelle », cette « grande joie » ? Pour tenter de l'accueillir, nous devons apprendre à « nager dans les petits jours », suggère la pasteur Marie Cénec, là où s'invitent la faiblesse, la lourdeur du pas, l'inépuisable fatigue, et décider de « faire avec ». « Faire avec » notre fragilité, ce n'est pas une faiblesse, enchaîne frère François, c'est une noblesse. Ce n'est pas une infirmité, c'est une nécessité. Encore faut-il n'être pas trop seul. Peut-être la crise de la covid 19 aura-t-elle, malgré tout, la vertu d'avoir su nous permettre de retrouver « un lieu de fraternité humaine véritable ».

Mais comment vivre concrètement cette fraternité ? Comment renouveler la tendresse ? Comment actualiser la bonté ? Comment donner place à la joie, fût-elle toute petite ? Et croire encore qu'une « bonne nouvelle » est possible pour moi ?

DOULEUR ET DOUCEUR ENSEMBLE

Le poète François Cheng pense que cette « bonne nouvelle » passe par la douceur. Mais pas une douceur éloignée des déchirements de l'actualité. Il faut que « *douleur et douceur s'épaulent l'une l'autre* », insiste-t-il. Pas une douceur douceuse. Rien ne blesse davantage que cette douceur faiblarde qui se trompe de consolation. Mais une douceur tendre et ferme. Une vive douceur. Insolente. Impertinente. Qui ne se voile pas les yeux face à la violence. Une douceur de résistance qu'annonce déjà le prophète Amos :

« *Voici venir des jours
- Oracle du Seigneur –
où se suivront de près laboureur et moissonneur,
le fendeur de raisins et celui qui jette la semence.
Les montagnes laisseront couler le vin nouveau,
Toutes les collines en seront ruisselantes.* » (Amos 9,13)

Bouleversante finale du livre d'Amos dont je retiens l'expression « *vin nouveau* ». Littéralement : le moût. Ce jus de raisin non encore fermenté, la Vulgate l'appelle *dulcedo*, douceur, saveur douce, ce qui permet à François Cassingena de traduire qu'« *en ces jours-là, les montagnes ruisselleront de douceur* ». L'insolente douceur de Noël. ■

François CASSINGENA, *Propos d'altitude*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 22€. Via *L'appel* : - 5% = 20,90€.

Accès au savoir mais risque de surveillance

COMMENT CONCILIER

LES NOUVELLES TECHNOLOGIES ET LES LIBERTÉS INDIVIDUELLES ?

“Technologies et liberté individuelle”. Tout un programme ! Les chroniqueuses et chroniqueur qui alimentent chaque mois la rubrique “Croire ou ne pas croire”, représentant divers horizons confessionnels et non confessionnels, se sont penchés sur ce thème oh combien ! d’actualité, répondant à quatre questions posées par *L’appel*.

LES TECHNOLOGIES SONT-ELLES UN BIEN OU UN MAL ?

JOSIANE WOLFF (RESPONSABLE D’UNE ORGANISATION LAÏQUE)

De quoi l’humain est-il capable ?

Nous sommes le résultat d’une évolution qui s’étend sur plusieurs millions d’années. Depuis l’Homo Habilis et plus encore l’Homo Sapiens, capables de fabriquer des outils adaptés à leurs besoins, le plus grand danger pour l’humain reste l’humain lui-même, un outil ne tardant jamais à devenir une arme... Certaines mettent désormais en péril la survie même de l’humanité, on ne peut l’ignorer. Mais j’ai la conviction que le jugement sur toute technologie doit se dégager d’un binaire “le bien versus le mal”, car la véritable question est : *de quoi l’humain est-il capable ?* La réponse me semble être : depuis la nuit des temps, l’humain est capable aussi bien de choses merveilleuses que catastrophiques. D’où l’importance, pour ma famille convictionnelle, d’une éducation permanente qui mise sur la liberté (responsabilité) individuelle face aux défis sociétaux, sur l’égalité (l’accès équitable aux outils du progrès) et la solidarité dégagée de tout dogme ou aprioris.

LAURENCE FLACHON (PASTEURE)

Penser à leurs revers

Les nouvelles technologies facilitent nos vies. Elles facilitent la communication, l’accès au savoir, les déplacements, la sécurité... mais aussi la surveillance, la société du spectacle, le harcèlement, la fuite dans des univers parallèles. Au-delà de la question de leur (bon) usage, il me semble qu’en transformant nos sociétés et nos vies elles nous poussent à nous interroger : qu’est-ce que leur utilisation fait de nous ? Des humains “augmentés” aux ambitions prométhéennes voulant être “comme des dieux” en référence aux promesses fallacieuses du serpent de Genèse 3 qui, bien avant le transhumanisme, affirmait : « *Vous ne mourrez pas* » ? Les nouvelles technologies, avec les possibilités - et les débats éthiques - qu’elles ouvrent, nous obligent à penser leur revers, notamment en matière de liberté et de sauvegarde de nos capacités de délibérations intérieures. Si le Verbe s’est fait chair, c’est pour nous encourager à approfondir tou-

jours plus notre humanité, à respecter ses limites et ses fragilités, à développer les liens qui nous unissent les uns aux autres.

FLORIANE CHINSKY (RABBIN)

Distinguer le réel, les possibles et l’éthique

Avant toute chose, il semble nécessaire de distinguer ce qui est de l’ordre du réel, des possibles et de l’éthique. La technologie est l’étude des outils et des techniques. La science est une prise de recul qui nous permet de regarder le monde tel qu’il est, d’imaginer ce qu’il pourrait être, et de créer des passerelles. La technologie permet donc de créer différentes possibilités. Par exemple, en termes de mobilité, on peut penser au vélo, à la voiture, au cheval. Nos valeurs sont des éléments qui guident ensuite nos choix. Pour différentes raisons, il est possible de choisir l’un ou l’autre de ces moyens de déplacement. Ce choix dépend également des valeurs et des orientations spirituelles. S’organiser en tant que groupe autour de ce choix est du domaine de la politique. Les problèmes associés aux technologies ne viennent pas du savoir lui-même, mais des déficiences de la politique et de la concentration du savoir et des moyens de recherche entre quelques mains. Certains choix sont rendus difficiles par l’organisation globale de l’humanité. Par exemple : comment cesser de prendre l’avion si mes obligations professionnelles m’y poussent ? La difficulté n’est pas l’existence des technologies liées à l’aviation, mais l’imposition de l’usage de ces technologies sur les personnes.

Du point de vue du judaïsme, le savoir et les savoir-faire sont de bonnes choses. Ils permettent de comprendre le monde et d’intervenir sur lui, d’améliorer le quotidien et de s’employer à contribuer au bien commun. En tant que partenaires de la création, l’humanité doit « *garder et cultiver le jardin* » (Gen. 2 :16), c’est-à-dire le monde. Les dérives liées aux écarts de pouvoirs sont censées être modérées. Dans la vision juive antique, les rois, les prophètes, les prêtres se partagent le pouvoir. À partir du V^e siècle, l’étude et le travail du cœur se développent et finiront par rempla-

cer le culte du Temple. Ils deviennent le territoire virtuel du monde juif, ils sont accessibles en principe à tous. Ainsi, chaque enfant célèbre sa "majorité religieuse", qui est avant tout son accession au pouvoir de lire et d'interpréter les textes, et de contribuer à l'organisation sociale des communautés juives (les jeunes filles doivent maintenant être partout associées à l'entrée en responsabilité, aux côtés des jeunes garçons). Ainsi, le savoir et le politique sont en principe partagés. L'accès aux technologies devrait en conséquence être démocratique. L'étude définit les valeurs et non le monde de la publicité.

HICHAM ABDEL GAWAD (INTELLECTUEL MUSULMAN)

Profiter du monde avec sagesse

Selon une certaine compréhension du Coran, on peut développer l'idée que *mieux comprendre la création revient à mieux comprendre le Créateur*. Ainsi, des versets invitent à observer et comprendre la nature,

méditer sur le ciel et la Terre (s. 3 v 190), les animaux (s.88 v. 17), les insectes aussi (s. 2 v. 26). On peut donc argumenter en faveur d'une approche inductive où Dieu se dévoile à travers sa création. La science serait ainsi un moyen de penser le transcendant à travers l'immanent. Cela étant, la technologie consiste non pas juste à comprendre la nature, mais à se servir d'elle, notamment pour le confort de l'être humain. Pas de problème en soi, puisque le Coran présente le monde comme un bienfait dont l'Homme peut profiter (s. 17 v.70). Le problème va se poser si le confort de l'humain prend le dessus sur toute autre considération. La technologie n'est dès lors plus un moyen de profiter du monde avec sagesse, mais un moyen de rendre le désir tout puissant, et donc délétère.



PERSONNELLEMENT, COMMENT VOUS APPROPRIEZ-VOUS LES NOUVELLES TECHNOLOGIES ?

JOSIANE WOLFF

Un gain de temps

J'adore tout ce qui est nouveau, avant-gardiste et facilite aussi bien l'accès à la connaissance que les contacts. J'imagine donc difficilement me passer de cette source illimitée d'informations et de connexions qu'est internet. Durant l'isolement covid, pour des raisons professionnelles, je me suis équipée en matériel audiovisuel performant. Depuis, je continue à l'utiliser régulièrement, car j'ai découvert le plaisir de discuter avec des groupes d'amis aux quatre coins du monde et de participer à des conférences-débats multiculturelles sans quitter mon fauteuil. Par ailleurs, comme tout ce qui est répétitif m'ennuie, j'ai toujours recherché et appris à utiliser des logiciels qui me font gagner du temps. Je suis aussi convaincue des potentiels de l'impression 3D dans tous les domaines : éducation, santé, construction... Sans parler du smartphone qui est devenu mon accessoire de prédilection multiusage et baladeur : téléphone, éditeur, appareil photo, scan, liste de contacts à portée de main...

LAURENCE FLACHON

Intérêt et vigilance critique

On peut comprendre ce terme de "nouvelles technologies" dans son acception large - toute la haute technologie : biotechnologies, nanotechnologies, robotique... - ou plus étroite des techniques de l'information et de la communication. Je reste admirative devant les possibilités qui s'ouvrent, par exemple, en matière de santé ou d'accès à la connaissance, mais aussi extrêmement préoccupée par les phantasmes d'omniscience et d'omniprésence que les nouvelles technologies suscitent et la manière dont elles facilitent la diffusion de propos violents et haineux. C'est avec intérêt et vigilance critique que je suis le développement de ces technologies et les implications qu'elles peuvent avoir dans ma vie quotidienne. À

quoi me sert l'outil ? Est-il utile ou seulement dévoreur de temps ? Crée-t-il du lien ou m'isole-t-il ? « *Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence, pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait* », écrivait l'apôtre Paul (Rm 12, 2)

FLORIANE CHINSKY

Comprendre et fédérer

Marshall Rosenberg, le fondateur de la Communication Non Violente (CNV), introduisait certaines de ses conférences en présentant une nouvelle technologie, et il sortait de son sac [battements de tambour] un serre-tête de déguisement avec des oreilles de girafe. En CNV, la girafe symbolise la capacité d'écoute empathique pour soi-même et les autres, et la capacité de s'exprimer d'une façon à la fois sincère et respectueuse des autres. Ce type de technologie est d'une importance capitale dans ma vie, fait l'objet d'un travail incessant. À côté de la CNV et d'autres techniques, j'utilise énormément l'Écoute Mutuelle. À mon sens, l'approche historico-critique est également une nouvelle technologie, issue du XIX^e siècle. L'archéologie, la comparaison des sources juives avec les sources assyriennes, babyloniennes, perses, etc., apporte une compréhension profonde du dynamisme et des renouvellements permanents de la tradition. Pour ce qui est de l'aspect nouvelles technologies et nouveaux médias, je les utilise à la fois pour comprendre les phénomènes sociétaux actuels, ce qui intéresse les personnes de toutes les classes d'âges, et également pour essayer de fédérer des personnes qui ont



une pensée d'ouverture et qui se sentent parfois isolées. J'utilise zoom pour faire des cours accessibles à des personnes du monde entier ou à mobilité réduite, et permettre à des personnes très différentes de se rencontrer et de partager du savoir et des opinions.

HICHAM ABDEL GAWAD Circonspection plutôt qu'enthousiasme

Étant moi-même né dans les années 80, la technologie fait partie intégrante de mon expérience de vie. J'ai posé les doigts sur un clavier d'ordinateur très tôt dans mon enfance, avant l'essor d'internet. J'ai donc vécu la transition d'un modèle où l'outil informatique

était *un outil personnel* vers un modèle où il est devenu *un outil partagé*. Car, ne soyons pas dupes : les multiples programmes installés sur nos dispositifs (ordinateurs, tablettes, smartphones, etc.), ainsi que les algorithmes des réseaux sociaux, participent clairement à la circulation d'informations sur l'utilisateur. Mon appropriation des nouvelles technologies se veut donc de moins en moins enthousiaste. Quand j'étais adolescent, peu de choses me faisaient autant trépigner que de nouvelles percées informatiques. Aujourd'hui, l'enthousiasme laisse souvent la place à la circonspection, avec cette question en filigrane : le dispositif que je m'apprête à acheter sera-t-il réellement *mon* dispositif ?

POUR VOUS, LES NOUVELLES TECHNOLOGIES MENACENT-ELLES LA (OU LES) LIBERTÉ(S) INDIVIDUELLE(S) ?

JOSIANE WOLFF Attention aux dérives !

Oui, certainement, si nous n'en comprenons pas les dangers et si nous ne restons pas vigilants. Lorsque nous avons la chance de vivre dans un système politique qui respecte la vie privée et participe à un État de droit de type démocratique, les risques sont faibles. Quoique... Quelles sont les dérives que pourraient permettre les technologies groupées de reconnaissance faciale + géolocalisation, par exemple, si nous changions brutalement de régime politique ? Et aussi, toutes choses restant égales, qu'en est-il de la récolte de nos informations personnelles par des applis/matériels commercialisés en Belgique par la Chine ou les États-Unis ? Quel usage en est-il fait ?

LAURENCE FLACHON Une potentielle menace pour nos libertés

Les nouvelles technologies peuvent être une menace pour nos libertés dans la mesure où elles accroissent la connaissance de nos comportements et donc leur surveillance. Il nous faut être conscients que nous fournissons volontairement des données personnelles (déplacements, goûts, opinions, dépenses, paramètres de santé...) à des entreprises qui les exploitent et en font ainsi un élément clef de la compétitivité économique. Aux adultes de choisir avec discernement ce qu'ils partagent et de mettre en place



des règles qui protègent les plus fragiles (les enfants, par exemple, en bloquant certains contenus). Mais les nouvelles technologies peuvent être une menace de manière plus détournée : elles créent des phénomènes de dépendance, elles nous donnent l'illusion que la "vérité" est l'exhibition de soi en brouillant les frontières entre le privé, l'intime et le public. En outre, en nous mettant à la merci des algorithmes qui re-

produisent du "même" et non de l'altérité, elles sont susceptibles de porter atteinte à notre capacité de délibération intérieure.

FLORIANE CHINSKY Favoriser les liens personnels directs

La communication, l'échange d'idées, l'information sont de l'ordre de l'intérêt général, du bien commun. Elles devraient donc être effectuées dans le respect de ce bien commun, et ne pas dépendre de structures axées sur des objectifs financiers ou commerciaux. Inévitablement, la concentration de ces missions dans les mains d'organisations au service de l'intérêt de leurs possesseurs menace les libertés. La connaissance du fonctionnement du cerveau humain est utilisée pour accaparer l'attention des personnes utilisant ces services. Les individus peuvent-ils utiliser ces outils sans être eux-mêmes utilisés par eux ? Le jeu est inégal, et répondre oui est à mon sens illusoire. Ma façon de limiter les dégâts est de favoriser les liens personnels directs et d'utiliser les réseaux sociaux pour ramener de nouvelles personnes dans les sphères de contact direct, faire se rencontrer les gens en réel ou par zoom. Par ailleurs, les libertés individuelles incluent des besoins de base qui sont menacés par le réchauffement climatique et donc, indirectement, par les nouvelles technologies. Les composants électroniques des appareils, les métaux rares, les emballages, l'énergie dépensée par les serveurs (les blockchains protégeant le bitcoin sont équivalentes à celles d'un petit pays européen !) compromettent les ressources naturelles et l'équilibre écologique de la planète. En ce sens, la survalorisation consumériste des produits issus des technologies nouvelles met en péril les biens communs, l'accès aux ressources de base, l'air propre, l'eau, une température acceptable pour le vivant, y compris les végétaux constituant l'alimentation des espèces animales et humaines.

HICHAM ABDEL GAWAD Le rapport au désir

Les technologies en elles-mêmes ne menacent rien.

C'est l'usage qui en est fait et le rapport au désir qui les rendront menaçantes. Si le désir de l'être humain devient central, alors les technologies peuvent devenir un moyen de rendre l'humain malheureux, voire de l'exploiter. Par exemple, le désir de reconnaissance dans les réseaux sociaux pousse les utilisateurs à s'exhiber afin d'accumuler des *likes*. Si leur nombre est grand, la récompense cognitive poussera l'utilisateur à s'investir de plus en plus, jusqu'à ne faire que

ça. Si leur nombre est en revanche décevant, l'utilisateur va aller jusqu'à déprimer. Le cas des adolescents en prise avec ce phénomène est relativement bien documenté. Mais même dans ce cas de figure, l'utilisateur réessaiera, en s'exhibant encore plus, de façon plus folle, juste pour être reconnu. La technologie devient alors une *machine à sous*, mais dont les gains vont aux vendeurs qui profitent de la situation grâce aux publicités.

JUSQU'OU ÊTES-VOUS PRÊT(E) À VIVRE (OU À COHABITER) AVEC CES TECHNOLOGIES ?

JOSIANE WOLFF

Un seuil de vigilance élevé



je suis généralement prête à cohabiter avec toute nouvelle technologie pouvant améliorer le quotidien de mes contemporains dans les domaines de l'enseignement, de la santé, de l'habitat tout autant que dans celui des loisirs. Mais me vient rapidement la volonté d'en savoir plus sur les "nouveau-tés" que l'on nous propose, notamment par rapport aux dérives dont je sais l'humain capable. J'ai donc toujours un seuil de vigilance élevé. « *Tu ne toucheras pas aux fruits de l'arbre de la connaissance !* » Si nous en croyons la Genèse, c'est en transgressant cette mise en garde péremptoire que les premiers humains furent chassés du jardin d'Eden. Parfois me vient cette idée étrange : *Et si ce lointain passé nous racontait notre futur ?* À l'analyse des périls qui menacent notre monde, nous sommes en droit de nous poser la question, notamment en constatant les dégâts irréversibles provoqués par certaines technologies mises au service du seul profit. Aujourd'hui, en *faisant joujou* avec l'atome, l'humain a même acquis la capacité technologique de rayer sa propre espèce de la surface du globe.

Dans un réflexe spontané d'adaptation à mon époque,

LAURENCE FLACHON

Les technologies à une juste place

Dans un colloque consacré au transhumanisme, Frédéric Rognon affirmait : « *Il est illusoire de vouloir vivre hors du monde fortement technologisé qui est le nôtre, mais le chrétien peut vivre dans ce monde en cessant de le sacraliser. Les techniques sont des moyens utiles qui ne méritent ni notre adoration, ni notre consécration, ni le sacrifice de toute notre vie.* » Cette affirmation est intéressante car elle nous rend attentifs au fait de remettre les technologies à une juste place pour une vie bonne. Nous ne devenons pas des "dieux" en les développant et elles n'ont pas non plus à prendre la place du divin dans nos vies. La transcendance est une brèche dans le maîtrisable, dans le calculable, dans le planifiable. Cette brèche

est source de liberté et de rencontre. Notre rôle, en tant que croyants, est de favoriser le discernement qui tient à la fois l'ouverture, l'exploration des possibles et le choix du renoncement délibéré à la réalisation de certains de ces possibles.

FLORIANE CHINSKY

Une utilisation raisonnée et prudente

Dans un cadre de transmission des idées, j'utilise davantage la newsletter de mon site web (rabbinchinsky.fr) qui permet aux personnes de s'abonner et de se désabonner librement, que les listes d'emails non choisies. J'utilise davantage les messageries protégées que celles liées aux constellations facebook-instagram-whatsapp qui collectent les données des personnes. J'utilise youtube dans un but pédagogique et pour faire exister l'image d'une femme rabbin sur les réseaux, tout en cherchant comment mettre également en place une chaîne sur peertube, son équivalent non commercial. J'utilise des ressources *open*, c'est-à-dire collaboratives et contributives au maximum, framaforms au lieu de googledoc, framadata au lieu de doodle, etc. Je vis avec ces technologies, et suis en perpétuelle réflexion sur l'emploi que j'en fais.

HICHAM ABDEL GAWAD

Attention à la réalité virtuelle !

À titre personnel, ma limite se situe au niveau de la "réalité virtuelle". Si, durant mon adolescence, la course au réalisme dans l'informatique a été l'occasion de moult extases devant les prouesses des dernières cartes graphiques, il me semble que la réalité virtuelle passe un cap malvenu. L'un des problèmes les plus saillants de notre époque est en effet la perte de lien avec la réalité. Pour des raisons philosophiques et politiques qu'il serait trop long de développer ici, les idées d'absolu, sous forme de vérité métaphysique ou scientifique, ont été diluées. Dès lors, le désir individuel est devenu tout puissant. Même la biologie n'a plus son mot à dire sur la façon dont les gens se définissent. Il suffit de *désirer* être ceci ou cela pour imposer à la collectivité *le devoir* d'être reconnu comme tel. Dans un tel contexte, l'arrivée d'une technologie qui accentue la déconnexion avec le réel me semble prématurée. Trop prématurée pour des sociétés en mal de maturité. ■

Un vagabondage mental et verbal

QUAND ON SE PARLE À SOI-MÊME

Michel PAQUOT

Entonner silencieusement une chanson, se répéter une liste de courses ou de choses à faire, se remémorer un moment heureux ou, au contraire, ruminer une discussion qui a mal tourné... Comment et pourquoi ces pensées surgissent-elles ? Dans un livre passionnant, Hélène Løevenbruck perçoit *Le Mystère des voix intérieures*.

« **J**e me demande si elle est mariée. Pas de bague aux doigts. Mais c'est normal pour une baroudeuse, c'est dangereux, les bagues, on peut rester accroché à une branche et se blesser. » (Anna Karénine, Tolstoï). « Ben, en voilà une cavalcade. Ils sont mignons ces bambins, mais ils chahutent un peu beaucoup. Son regard amusé. Je me demande si elle a des enfants. » (Ulysse, James Joyce). « La première chose que je dois faire, se dit-elle en marchant dans le bois à l'aventure, c'est retrouver ma taille normale... » (Alice au pays des merveilles, Lewis Carroll).

Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, de tout temps, romanciers, poètes et auteurs de théâtre ont spontanément fait parler des voix intérieures. C'est pourquoi ce sont eux qui servent de fil rouge à l'ouvrage aussi neuf que stimulant qu'Hélène Løevenbruck consacre à ce sujet. « Si la psychologie a commencé à s'intéresser à cette question au début du XX^e siècle, remarque-t-elle, on se rend compte qu'elle a toujours intéressé les hommes et femmes de lettres. Grâce aux connaissances scientifiques actuelles, on peut revisiter leurs écrits et constater à quels endroits ils avaient vu juste. James Joyce, Nathalie Sarraute ou Virginia Woolf montrent très bien certains aspects de la parole intérieure, comment elle est plus ou moins condensée ou déployée dans notre tête, parfois ce ne sont que des bribes, parfois des phrases entières. »

SIMULATION INTERNE

C'est en essayant de mieux comprendre les mécanismes cérébraux permettant de contrôler la façon dont on produit le langage, qu'Hélène Løevenbruck s'est rendu compte que, pour pouvoir parler, pour avoir une parole fluide, on vérifie en permanence dans sa tête ce qu'on est en train de dire. Mais cette vérification doit être extrêmement rapide, sinon on parlerait de manière hachée, détachant les mots les uns des autres, un peu comme si on répétait ce que l'on entendait dans une oreillette. En réalité, on se livre à une simulation interne du langage, on entend intérieurement les mots avant de les dire à voix haute. « Quand j'ai commencé mes recherches, j'étais persuadée que, comme moi, tout le monde entend une voix intérieure, se souvient la linguiste. Et en fait, non, c'est très divers. Certaines personnes se parlent peu dans leur tête, d'autres le font tout le temps. Selon un chercheur américain qui a mené une étude

sur trente ans, ça varie entre 0% et 100% du temps ! Certains recourent en effet au langage intérieur pour réfléchir, planifier sa journée, se raconter des choses à soi-même, d'autres ne le font jamais. On peut aussi se parler dans sa tête avec des variations d'intonation. »

JOUTE ORATOIRE

Pour comprendre quels mécanismes neurologiques produisent ce phénomène, de nombreuses expériences ont été réalisées. Par exemple, une photo d'un verre a été présentée à plusieurs participants réunis dans une pièce. Chacun devait définir, dans sa tête, l'objet en une phrase. Les chercheurs ont découvert que les réseaux cérébraux activés, ceux qui contribuent à la planification du langage, sont les mêmes que ceux mis en mouvement lorsqu'on parle à voix haute. Sont également stimulées les régions auditives qui donnent l'impression d'entendre sa voix intérieure. Celle-ci peut d'ailleurs parfois "sortir", plus ou moins bruyamment. « Parler dans sa tête est une simulation de la parole à voix haute qui peut aller jusqu'à entraîner une activité du muscle des lèvres, comme si celles-ci se contractaient, confirme l'autrice. Cela peut aller encore plus loin : certains parlent tellement fort dans leur tête qu'ils n'inhibent plus et pensent tout haut. On observe beaucoup cela chez les personnes qui vivent seules. »

Les voix intérieures peuvent prendre des formes multiples : une liste de courses ou de tâches à accomplir, une chanson obsédante ou un numéro de téléphone à retenir, une discussion ou un examen récent, la préparation d'une prise de parole ou la récitation d'un texte. Ces voix peuvent également être dédoublées, comme une joute oratoire avec arguments et contre-arguments sur une scène de théâtre. « Tout le monde a vécu cela, une conversation qui s'est mal passée, durant laquelle on a mal répondu. On la revit alors en jouant le dialogue à notre manière, imaginant ce que l'on aurait pu rétorquer. On a cette faculté d'inventer plusieurs voix, de changer les perspectives en faisant parler d'autres personnes. Ces reconstitutions mentales sont fondamentales : elles vont nous aider à avoir des conversations futures plus abouties et à mieux se connaître. Elles contribuent à nous réguler et à nous motiver. Car le langage, en plus de servir à communiquer avec les autres et à réfléchir, permet aussi de se construire, de se donner une connaissance de soi-même passant par ces moments où



Hélène LOEVENBRUCK.

« Ces conversations intérieures contribuent à nous réguler, à nous motiver et à réfléchir. »

L'on revit des situations qui s'inscrivent ainsi dans notre mémoire biographique. Et, en plus, elles colorent notre sentiment de soi de ce que les autres perçoivent de nous. »

À côté des pensées intérieures volontaires, certaines font irruption inconsciemment et subrepticement suite à une chose vue, une parole entendue ou une idée fugace. « *Je préfère parler de dimension d'intentionnalité du langage intérieur*, corrige Hélène Lœvenbruck, car on peut être conscient que des phrases surgissent sans qu'on l'ait décidé. Et on est soi-même surpris par leur venue. C'est du vagabondage mental et verbal, des moments où l'on se met à rêvasser, à divaguer. Ils sont très difficiles à étudier puisqu'on ne sait évidemment pas quand ils vont arriver. Il est impossible de demander à quelqu'un de se laisser surprendre par ses pensées. »

UNE FORME DE PENSÉE

Mais penser et se parler intérieurement, est-ce la même chose ? « *C'est une forme de pensée. On peut penser avec des mots, en utilisant le langage, ce qui aide à se concentrer, à focaliser son attention sur la pensée en cours. Le langage intérieur devient alors un soutien pour celle-ci. Mais on peut aussi avoir des modes de pensée non verbaux, qui passent par des modalités visuelles, physiques, liées aux ressentis. Ou même abstraites, comme, par exemple, Einstein qui, pour penser, manipulait et combinait des symboles abstraits qu'il traduisait ensuite en mots pour l'expliquer à autrui. »*

APAISSER LE BOUILLONNEMENT

Et quid de la syntaxe ? Si, oralement, on s'efforce de la respecter, ne fut-ce que pour être compris, on semble moins regardant quand on se parle à soi-même. « *Effectivement, la forme du langage intérieur n'est pas semblable à celle du langage à voix haute. Dans sa tête, on est beaucoup plus libre car on ne s'adresse pas à quelqu'un. On peut utiliser des raccourcis, des formes abrégées, ne pas déployer en entier une idée parce que ce n'est pas le moment. Les écrivains ont bien perçu cela, tout comme le phénomène du coq-à-l'âne qui est une question intéressante : existe-t-il toujours un fil reliant nos différentes idées qui, par associations, vont nous conduire à quelque chose qui n'a rien à voir ? Ou bien y a-t-il des fulgurances sans aucun lien avec ce à quoi on était en train de penser ? »*

La qualité émotionnelle de la parole intérieure dépend de ce que l'on vient de vivre : après un échec, on a tendance à ruminer, par exemple. Et il est des périodes plus propices que d'autres pour qu'elle survienne. Notamment dans des moments de calme qui favorisent le recentrage sur soi-même, au coucher ou en promenade. Ou dans la méditation, qui permet d'apaiser le bouillonnement de ses pensées, et dans la prière qui est une forme de langage intérieur. On se dit dans sa tête des textes qui sont répétés ou écrits pour soi-même. ■

Hélène LOEVENBRUCK, *Le mystère des voix intérieures*, Paris, Denoël, 2022. Prix : 19€. Via L'appel : - 5% = 18,05€.

*Au-delà
du corps*

Thierry Gaubert

**CESSEZ
DE VOUS
OUBLIER !**

Respectez-vous
pour mieux respecter
les autres

OSER ÊTRE SOI

Comment trouver une vie plus équilibrée au milieu des autres ? Parfois, on peut avoir tendance à s'effacer devant eux et détruire ainsi son existence. L'auteur propose donc de passer de l'oubli au respect de soi en entreprenant un cheminement vers une vie plus respectueuse de ses aspirations profondes. Il ex-

plique comment réussir à dire « Stop » pour oser être soi. La solution : appliquer les axes des "4A" développés dans les différentes parties de l'ouvrage : apprendre à être autonome, acteur, authentique... mais aussi attentif à autrui. (F.A.)

Thierry GAUBERT, *Cessez de vous oublier !* Bruxelles, Mardaga, 2021. Prix : 19,90€. Via L'appel : - 5% = 18,91€.

A portrait of Veronika Mabardi, a woman with curly grey hair, wearing a dark blazer over a brown top and large pearl earrings. She is standing in front of a bookshelf filled with books.

Autour d'un récit autobiographique

Thierry MARCHANDISE

VERONIKA MABARDI, POUR L'AMOUR DE SON FRÈRE

Comédienne, autrice, passionnée par l'activité théâtrale collective, Veronika Mabardi a mis vingt-cinq ans pour écrire *Sauvage est celui qui se sauve*. Ce livre raconte qui était Shin Do, son frère coréen adopté à l'âge de quatre ans et mort dans un accident de voiture à l'aube de ses trente ans.

« **Q**uelqu'un a dit : je ne l'ai pas connu, mais on voit bien qu'il était important. Et quelqu'un d'autre : s'il était là, il n'en croirait pas ses yeux. Il serait le plus étonné d'entre nous. Et quelqu'un encore : est-ce qu'il savait à quel point son travail était intéressant ? Je ne sais pas si c'est l'accrochage, mais pour un type aussi jeune, c'est incroyablement cohérent. J'ai pensé qu'il aurait répondu : c'est beaucoup trop tôt. Il faut que je travaille. Si vous y tenez, ne montrez que ce qui est fini. Les autoportraits et quelques pots. J'ai pensé qu'il savait exactement ce qu'il faisait. Et qu'il avait raison : c'était trop tôt. Ses dessins, il ne les faisait ni pour les vendre ni pour les exposer. C'était entre lui et lui. Sa propre magie. Si quelqu'un lui faisait remarquer qu'il avait trop besoin d'argent pour ne pas accepter le prix de son travail, il répondait : de toute façon, ce n'est qu'un début. »

Shin Do, l'artiste dont il est question dans ces lignes extraites de *Sauvage est celui qui se sauve*, est mort en 1997 dans un accident de voiture. Il n'a dès lors pas pu assister à sa première et seule exposition organisée quarante-deux jours plus tard dans l'atelier où il travaillait avec des enfants. « *Les murs étaient couverts de toiles, se souvient sa sœur. De grands fusains sur calque étaient accrochés aux poutres. Sur les tables, les quelques céramiques dont il était content. L'exposition s'étendait sur deux étages. D'en haut, on pouvait voir les gens bavarder, s'isoler, observer un détail, ou se taire et penser à lui. Il y avait du monde, des enfants couraient au milieu des gens et des œuvres. Personne ne leur disait de rester tranquilles, d'être sages, de crier moins fort. Il faisait très beau, c'était le milieu du printemps. On pouvait s'asseoir sur les pelouses.* »

FRATRIE PARTICULIÈRE

Ces mots justes, des spectateurs ont pu récemment les entendre sur la scène du théâtre de la Ferme de Martinrou (Fleury), lors de la lecture publique d'extraits du livre écrit par Veronika Mabardi sur son frère. La comédienne Anne-Pascale Clairembourg a brillamment donné sa voix à ce texte poétique, puissant et chantant de celle qui est partie sur les traces laissées par cet enfant coréen adopté en 1972 par ses parents lorsqu'il avait quatre ans. Comme elle l'écrit : « *C'est loin, vu d'ici, la Corée / Il ne portait sur lui qu'un petit pantalon de toile / Des chaussons de caoutchouc vert et blanc / Un bracelet de plastique scellé où quelqu'un avait écrit / Son nom et l'adresse d'une famille dont il ne savait rien. / Il n'avait dans ses poches ni miettes ni cailloux / Rien qui lui permette de retrouver son chemin.* »

Veronika Mabardi remonte le parcours de sa fratrie particulière. Deux filles, dont une Coréenne et deux garçons, dont un Coréen. Deux adoptions d'enfants aux yeux bridés, venus de loin. *Sauvage est celui qui se sauve* est un livre qui n'aurait jamais dû être écrit. Sa rédaction a en effet patienté vingt-cinq ans avant de voir le jour et elle s'est faite par épisodes. « *Je suis dans le pistage de son travail, explique son autrice. C'est à la fois à partir de ce qu'il m'apprend comme peintre et de cet échange de créativités communes, que je me suis dit que j'allais faire un livre sur un artiste. Que j'allais travailler avec lui, tel qu'il est maintenant. Et donc, il n'est plus adopté, il n'est plus coréen, il n'est plus mon frère.* »

EXPÉRIENCES THÉÂTRALES

Veronika Mabardi est née en 1962 à Leuven d'une mère flamande et d'un père moitié belge, moitié égyptien. Très tôt, elle commence à écrire, des poèmes, des histoires... D'abord en flamand, puis en français, quand la cité brabançonne décide de se définir selon les règles de l'appartenance à une langue plutôt que de rester la ville de transmission du savoir qu'elle est depuis la fondation de l'université. C'est à Louvain-la-Neuve qu'elle va grandir, à l'ombre d'une bibliothèque dont elle dit qu'elle est digne d'une BD de science-fiction, construite sur les hauteurs de la ville nouvelle, là où d'ordinaire on érige les églises.

La jeune femme décide de devenir comédienne car ce métier lui donnerait « *une expérience concrète de la vie* ». Elle va alors multiplier les expériences de groupe, cofondant une compagnie qui monte des auteurs belges vivants. Elle exerce tous les métiers du théâtre : l'écriture, la mise en scène, le jeu, tout en tenant parfois les entrées lors des spectacles. « *Nous occupions chacun à notre tour les postes de jeu, mise en scène, assistantat...*, se souvient-elle. *En balayant le plateau on apprend beaucoup!* ». Elle n'hésite pas aussi à aller à la rencontre d'artistes d'autres disciplines : des photographes, des danseurs, des musiciens, des plasticiennes. Sa place est alors de proposer des mots complémentaires aux expressions ou de s'inspirer de leur travail pour son écriture.

Elle a également collaboré avec le CREAHM, une association qui travaille sur des projets théâtraux avec des handicapés mentaux, pour la mise en place d'une grande exposition mêlant des artistes de la compagnie à d'autres reconnus. Son rôle était d'être là et d'écrire ce qu'elle voyait. Sous la direction de Karyne Wattiaux, elle a participé à un atelier d'écriture dont la particularité était de mélanger des adultes en apprentissage, comme à l'école primaire, et des écrivains. Ce travail a débouché sur un recueil où chacun a signé une nouvelle, sans aucune hiérarchie. Elle s'est encore investie dans un projet du Centre d'Expression et de Créativité de Saint-Gilles dont l'objectif était de sortir l'artiste de son surplomb, pas seulement dans l'écriture, mais aussi dans la musique et les arts plastiques.

AMOUR FRATERNEL

Écrit à l'indicatif présent parce que, pour son autrice, son frère continue d'exister, *Sauvage est celui qui se sauve* est un livre délicat, un peu particulier dans la mesure où ce ne sont pas, comme souvent, les parents qui parlent de l'adoption. Se déploie ici le champ de la complexité de l'amour fraternel qui va bien au-delà des liens du sang. Veronika raconte l'adolescence de ce garçon, faite de fuites et de retours en famille. Une période difficile qui a vu naître en lui sa créativité comme peintre et céramiste. Ce destin a connu une fin tragique avec l'accident de voiture qui a coûté la vie à ce jeune trentenaire, alors que ses trois compagnons de route s'en sont sortis vivants. Accident ou suicide ? La question reste en suspens. ■



Veronika MABARDI, *Sauvage est celui qui se sauve*, Noville-sur-Mehaigne, Esperluète éditions, 2022. Prix : 18€. Via L'appel : -5% = 17,10€.

Un nouveau média culturel en ligne

À LA POINTE DE L'ART ET DE LA SOCIÉTÉ

Michel PAQUOT

Art, culture et société. L'association de ces trois termes définit le projet éditorial de *La Pointe*, média en ligne né en début d'année. « *Ce qui nous intéresse*, explique Laurence Van Goethem, l'une de ses trois cofondatrices, *c'est de replacer l'art dans la société et dans la vie. On veut montrer en quoi il peut être concret, notamment en parlant des processus de création. L'art n'est pas juste un produit de consommation, il repose sur un vrai travail. C'est par exemple l'objet de la série "La double vie des artistes" qui regroupe des portraits d'hommes et de femmes qui ont un autre métier et font partie du tissu social.* »

CHEMINS DE TRAVERSE

Ce besoin de relier l'art et la société s'est clairement manifesté lors du premier confinement au cours duquel le gouvernement a décrété que la culture n'était pas « essentielle ». « *On veut au contraire montrer qu'on ne peut pas l'exclure de la société, qu'elle en fait partie intégrante. La culture, c'est chacun d'entre nous, c'est tout le monde. C'est pourquoi certains articles parlent plus de sujets de société, comme la série*

sur le zen qu'on relie aux pratiques artistiques. C'est aussi un biais singulier pour aborder la culture via des angles originaux. »

Le média rend compte de la vitalité de la vie artistique belge en empruntant des chemins de traverse, des sentiers peu fréquentés. Et en évitant de parler de personnes que l'on voit ailleurs pour mettre en lumière des artistes moins connus. La série "La double vie des artistes" est représentative de ces choix. Laurence Van Goethem a rencontré des hommes et des femmes qui pratiquent leur art tout en exerçant une autre profession : comédien et guide au musée de Tervueren, sculptrice et maraichère, saxophoniste et importateur d'huile d'olive, actrice et institutrice, acteur et plombier/chauffagiste, etc. « *Je montre qu'il est difficile de vivre de son art, commente son autrice. Je mets en avant ceux et celles qui ont choisi de faire un deuxième métier en regardant dans quelle mesure les deux activités se nourrissent l'une l'autre.* »

CHAÎNON MANQUANT

La Pointe a été lancé le 31 janvier 2022, après deux ans de cogitations, par trois

Bruxelloises passionnées par l'art et la culture : Émilie Garcia Guillen, sociologue, Karolina Svobodova, chercheuse dans le spectacle vivant d'origine tchèque, et Laurence Van Goethem, issue des arts de la scène. « *On se connaissait via des articles qu'on avait écrits les unes et les autres*, raconte cette dernière. *En 2019, on a commencé à réfléchir à la création d'un média en ligne qui n'existait pas, qui serait le chaînon manquant entre la presse quotidienne et les revues spécialisées où Karolina et moi écrivions sur le théâtre. Nous avions envie de nous adresser à un public plus large, tout en dépassant le cadre des arts de la scène. De créer des liens entre les multiples tissus culturels qui maillent Belgique.* » D'où le choix d'un « ton léger et décontracté ». Si les trois jeunes femmes viennent du milieu universitaire, elles bannissent tout jargon académique de leur site. Ce qui ne l'empêche pas d'aborder des questions complexes.

La décision de mettre ce média en ligne était évidente. Tant pour des raisons économiques que parce qu'internet favorise l'immédiateté et la réactivité. Lancée avec des fonds propres et grâce à quelques dons, *La Pointe* est gratuit et

Médias
&
Immédi@ts

ENQUÊTE AU VATICAN

Le 22 juin 1983, une adolescente de 15 ans vivant au Vatican, Emanuela Orlandi, s'évapore mystérieusement à la sortie de son école de musique. Des recherches sont lancées et, le 3 juillet, au cours de l'Angélus, Jean-Paul II s'adresse aux « responsables de sa disparition ». Cette affaire aux nombreux rebondissements et pistes multiples n'a jamais été résolue. Le docu-série *Emanuela Orlandi, la disparue du Vatican* met en cause l'archevêque Marcinkus, la Banco Ambrosiano et la mafia autour d'une histoire de blanchissement d'argent sale.

À voir sur Netflix.

RELIGION ET SOCIÉTÉ

Présentée sur RFI par Véronique Gaymard, l'émission *Religions du monde* traite de l'actualité religieuse et de sujets de société : ce que disent les religions du livre de l'environnement, l'influence des évangéliques aux États-Unis et au Brésil, les Églises et la Shoah, l'Église orthodoxe divisée face à la guerre en Ukraine, la Bible et ses enjeux, etc. On peut aussi écouter des portraits de Mathieu Ricard, Charles de Foucauld, Luther et Mahomet ou... Arielle Dombasle, rédactrice en chef du magazine *Jésus*.

Le dimanche matin à 9h10 et sur internet.



LA CULTURE.

C'est pour tout le monde, il faut la replacer dans le quotidien des gens.

ses contributeurs sont tous bénévoles. Le trio qui le dirige cherche des subventions et, plutôt que d'imposer un abonnement, préférerait que les lecteurs le financent en achetant des articles. Quatre partenaires culturels sont actuellement associés au projet : le Centre de Recherche en Cinéma et en Art du Spectacle (CIASP) de l'ULB, le Centre du Film sur l'Art, la Revue Nouvelle et les Brigittines, un lieu d'accueil des nouvelles écritures de la scène.

ARTISTE ET MAMAN

L'équipe de rédaction du média est très majoritairement féminine. « On n'a pas voulu créer un média de femmes, indique sa cofondatrice, mais il se fait que nous en sommes trois et qu'on a envie de mettre en avant des artistes femmes qui sont trop souvent invisibilisées. Cela fait partie de ce qui manquait dans le paysage belge. » C'est ainsi, par exemple, que Laurence Van Goethem propose une série de podcasts intitulée "Maman* est artiste" qui explore les liens entre maternité et pratique artistique. Elle amène à se confier la scénographe Aline Breucker,

à la comédienne Marie-Paule Kumps et à la jongleuse Gaëlle Coppée. Et le site recourt de loin en loin à l'écriture inclusive. Par exemple lorsqu'il affirme vouloir donner la parole « à toutes celles et ceux qui font exister la vie artistique en Belgique et au-delà ». « La réflexion est encore en cours, sur le point médian, notamment. On l'utilise un peu, sans trop alourdir l'écriture, on préfère les termes épiciques. Mais c'est un combat qui nous semble essentiel : si on dit "les spectateurs", ne s'adresse-t-on qu'aux hommes ? Nous sommes dans un tournant, cela devient bizarre de ne pas l'utiliser, et y recourir, ce n'est pas idéal non plus. Ce sont des questions qui nous animent. »

Parmi les différentes rubriques rythmant le site - très bien conçu - de *La Pointe*, figure "Émois" qui permet à des contributeurs à laisser libre court à leur admiration. L'un témoigne de son enthousiasme pour l'œuvre d'Annie Ernaux, récente prix Nobel de Littérature, un autre évoque sa découverte des livres de Georges Perec, une troisième se souvient de sa rencontre avec le comédien Philippe Jeusette disparu en

Lancé il y a presque un an par trois jeunes Bruxelloises passionnées par l'art, *La Pointe* est un site indépendant, à la fois "pointu" et grand public, qui entend promouvoir les artistes qui dynamisent la vie culturelle belge.

août dernier, etc. « C'est un espace de subjectivité, confirme la corédactrice en chef. On voulait remettre en avant les émotions car, au final, c'est elle qu'on cherche quand on va voir un film ou un spectacle. Or, souvent, elles sont mises de côté dans la presse. » Si le média est principalement riche d'articles de fond et de réflexions, avec un regard porté hors de frontières belges ("Au large"), il n'oublie pourtant pas de rendre compte de l'actualité à travers la rubrique "En ce moment" qui, dans de courts textes, propose des « recommandations » très diverses, à raison de trois nouvelles chaque semaine.

Aujourd'hui, *La Pointe*, qui s'apprête à lancer un double appel, à des contributeurs et pour une récolte de fonds et de subventions des pouvoirs publics, est consulté par environ cinq cents internautes par mois, avec quelques pics. « C'est presque utopique d'avoir lancé ce projet car on travaille toutes les trois à côté à temps plein, admet sa cofondatrice. Mais c'était pour nous urgent et nécessaire. » ■

www.lapointe.be



PROUST EST-IL DRÔLE ?

L'humour dans *La Recherche du temps perdu* est un des thèmes abordés dans la cinquantaine de podcasts de l'essayiste Charles Dantzig, auteur de *Proust Océan*. Soit « l'histoire d'un jeune homme qui veut devenir écrivain, qui était persuadé de ne pas y arriver et qui, à la fin, y parvient ». « Où le passé est-il passé ? », « Peut-on parler de Proust sans l'avoir

lu ? », « Faut-il distinguer l'homme de l'œuvre ? » sont quelques-unes des questions soulevées. On peut aussi écouter le portrait de Céleste Albaret qui a été sa gouvernante pendant 10 ans ou les commentaires de Jean-Yves Tadié, spécialiste de cet écrivain dont on vient de fêter le 100^e anniversaire de la mort.

Sur France Culture radiofrance.fr/franceculture/podcasts/marcel-proust-le-podcast?p=6

OTAGES ENQUÊTEURS

Elias Karo, père de famille et entrepreneur, prend en otage quatre journalistes au siège de leur journal. Il veut les forcer à enquêter sur la manière dont un directeur de banque et un juge ont volé la fortune familiale avec la complicité de l'État... *Le syndrome d'Helsinki* Miikko Oikkonen est une mini-série finlandaise à voir sur Arte en décembre.



© Live Diffusion

CATHERINE DECROLIER.
Elle incarne une Alice au pays des mortels.

Que se passe-t-il après la mort ?

AU-DELÀ DU RIRE

Jean BAUWIN

Alice, récemment décédée, se retrouve dans un monde étrange, un peu inquiétant, une sorte d'entre-deux où les vivants et les morts se croisent. La voilà passée de l'autre côté du voile, pour une odyssée inouïe, pour une ultime traversée, dont personne n'est jamais revenu, mais que Dominique Bréda imagine bordée de personnages loufoques et de rencontres improbables. Elle croise la mort, en chair et en os, une personne foutraque, survoltée, les bras chargés de dossiers qu'elle tente de faire signer aux gens. Elle ne sait pas très bien ce que contiennent ces fardes et elle s'étonne que personne ne l'aime. Elle a beau annoncer sa présence en grande pompe et essayer de détendre l'atmosphère ou de faire de l'humour, rien ne fonctionne. Jamais elle ne parvient pas à réchauffer l'ambiance. Le rôle est taillé sur mesure pour Julie Duroisin qui déploie toute l'étendue de sa palette comique. C'est elle aussi qui préside au jugement dernier, en passant en revue les bonnes et mauvaises actions d'Alice, à la manière d'un huissier obsessionnel.

RÉUSSIR SA MORT ?

La nouvelle arrivée va devoir, en effet, endosser la responsabilité de tout ce qu'elle a fait depuis sa naissance. Catherine Decrolier rend ce personnage attachant. Avec elle, on passe par toutes les émotions que l'on traverse lors d'un deuil : le déni, la tristesse, le questionnement. Ira-t-elle jusqu'à l'acceptation ? Va-t-elle réussir sa mort ? Parviendra-t-elle à quitter ce "purgatoire" peu rassurant ? Quand elle était encore en vie, elle travaillait dans un magasin d'électroménagers avec une collègue particulièrement désagréable... qu'elle retrouve collée à ses basques dans cet espace où le temps semble aboli. Mais que fait-elle là ? Au fur et à mesure de ses apparitions, le sentiment d'étrangeté s'accroît et le mystère s'épaissit.

Dominique Bréda a écrit cette pièce sur mesure pour cette joyeuse bande de copains rassemblés pour la cinquième fois, après *Purgatoire*, *Le Groupe*, *Enfer*, et *Délivre-nous du mal*. Ils se connaissent bien, se font rire mutuellement et leur bonne hu-

Toiles & Planches

LEPOMME A LA PÊCHE !

Manon Lepomme a 33 ans, mais elle n'a rien perdu de sa gouaille ni de sa bonne humeur. Elle prétend qu'elle va mieux, après toutes ces années à jouer son premier spectacle *Non, je n'irai pas chez le psy* ! On peut en douter, tant elle est toujours aussi fêlée. Certes, elle n'a plus la même endurance quand elle va faire la fête dans le Carré à Liège, et ses préoccupations ont changé, mais ça reste sans tabou qu'elle raconte sa vie avec une autodérision décapante et un humour féroce.

Je vais beaucoup mieux, merci ! En tournée jusqu'en avril 2023. www.manon-lepomme.be

AIMER À 60 ANS

Geneviève Damas a composé un texte jouissif et jubilatoire pour la comédienne Hélène Theunissen. Elle explore le rapport d'une femme à son désir sexuel après 60 ans. Nez pour une grande marque de cosmétiques, Marie réalise un dernier parfum qui s'adresse aux femmes sexagénaires. Se regardant vieillir, elle a renoncé à la sexualité parce qu'elle pense que ce n'est plus de son âge. Dans le même temps, elle doit s'occuper de sa mère atteinte d'Alzheimer. Et pourtant, l'avenir reste ouvert.

Perfect day, 13-23/12 au Rideau, rue Goffart 7a, 1050 Ixelles. ☎ 02.737.16.01 www.lerideau.brussels

meur est on ne peut plus communicative. Ils sont dirigés par Emmanuelle Mathieu qui, avec son sens du rythme, signe une mise en scène efficace, réglée comme une partition musicale, où se rencontrent sa douce folie et celles des comédiens. Avec eux, elle a particulièrement travaillé l'univers sonore et le bruitage.

LA BANDE À BRÉDA

On retrouve avec bonheur Jean-François Breuer, que l'on peut applaudir par ailleurs dans *Les garçons et Guillaume à table !* Sa seule apparition sur scène étire les sourires sur les lèvres des spectateurs. Amélie Saye et Thomas Demarez complètent magistralement la distribution. Tous ces joyeux drilles se sont liés d'amitié au Conservatoire de Bruxelles, avant de se retrouver au café-théâtre de la Toison d'Or dont Julie Duroisin avait pris la direction. C'est à cette époque que Dominique Bréda les découvre. Jusque-là, il s'était intéressé à la musique, au cinéma et à la photographie, et avec eux, il se frotte à l'écriture théâtrale et y prend goût. Tout au long de son travail, il organise des lectures communes et peaufine son texte. C'est, pour lui, une phase jubilatoire.

Dès lors, lorsque le producteur Denis Janssens lui a demandé de les réunir à nouveau autour d'une nouvelle pièce, il n'a pas beaucoup hésité. Leur cohésion et le plaisir de jouer ensemble se sentent, se voient et se mesurent aux éclats de rire qu'ils déclenchent. Sans jamais tomber dans la routine ni la facilité, ils connaissent leurs points forts respectifs et en jouent habilement. De leur union naît la force comique.

À eux cinq, ils se partagent tous les rôles, car ils sont nombreux à attendre

Alice, derrière les portes de la mort. Comme l'héroïne de Lewis Carroll, elle est sans cesse bousculée par des rencontres étranges, telle celle avec un professeur amnésique qui ne se souvient jamais d'elle et qui tente de lui expliquer l'univers par des théories particulièrement alambiquées. Et qui est cet être de lumière qui sert d'homme à tout faire au service de la mort ? Les personnages, souvent absurdes, ont des failles qui les rendent attachants.

L'auteur a toujours eu ce don de traiter de sujets difficiles, de questions philosophiques très profondes, avec un humour léger, sans avoir l'impression d'y toucher. Il y a, chez lui, une forme de sagesse qui sous-tend son travail d'écriture. À la façon d'un Pierre Desproges, qu'il admire, il fait dérailler la raison d'un coup de plume et trouve les mots qui atteignent leur cible, entre le rire et les larmes. Il reprend certains codes et des images culturellement liées à la mort ou à Dieu pour mieux les détourner et créer un décalage qui n'est pas sans rappeler les Monty Python.

ANGOISSES EXISTENTIELLES

S'il faut rire de l'au-delà, c'est parce que, au-delà du rire, se posent toutes les questions qui ont tarabudé l'humanité depuis ses origines. Comme la science, la philosophie et la religion n'ont pu donner de réponses définitives à ces questions, pourquoi l'art ne relèverait-il pas le défi ? Puisque rien ne peut apaiser les angoisses existentielles, pourquoi ne pas en rire ? *En attendant la fin* n'apporte pas de réponse à ces multiples interrogations, mais les soulève toutes : « *Re-*

Dominique Bréda retrouve ses acteurs fétiches pour une nouvelle comédie théâtrale déjantée : *En attendant la fin*. En suivant Alice de l'autre côté du miroir, le seul risque est de mourir de rire.

trouverons-nous un jour nos chers disparus ? Pourrons-nous rencontrer Dieu ? Pourrons-nous brancher notre pc sur la télévision via Bluetooth ? »

Dans une interview accordée à *La Libre* en 2010, Dominique Bréda disait déjà : « *Dans la comédie, on peut écrire tout ce qu'on veut, d'ailleurs, les histoires sont souvent terribles. Pourtant, grâce à l'humour, c'est moins agressif pour les spectateurs et on peut aller très loin sans violence. Le fait d'alléger les choses pour aller vers la gravité fait partie de moi, je ne parviendrais pas à écrire autrement.* » Il le confirme avec cette nouvelle pièce qui, si elle aborde le sujet de la mort, n'a rien de morbide. En creusant ces thèmes, il ne fait rien d'autre que de rendre hommage à la vie. ■

En attendant la fin, de Dominique Bréda, en tournée en décembre et janvier à Nivelles, Obourg, Huy, Sambreville, Gembloux, Namur, Ciney, Verviers, Beloeil, Éghezée, Braine-le-Comte, Andenne, Welkenraedt et Dinant. Toutes les dates sur www.livediffusion.be/



APRÈS LE PÈRE

Pour son nouveau film, Christophe Honoré s'est inspiré de son deuil après la mort de son père. Lucas, 17 ans, vit une adolescence agitée lorsque sa vie vole en éclats. Avec l'aide de sa mère (Juliette Binoche) et de son frère (Vincent Lacoste), il tente de se reconstruire. Le réalisateur est passé maître dans l'art de plonger le spectateur dans l'intimité

douloureuse et sensible des personnages. Il révèle aussi le talent d'un jeune acteur, Paul Kircher, déjà récompensé et promis à une belle carrière au cinéma. Avec son œuvre, il veut « *métamorphoser le malheur qui s'abat en un chagrin heureux. (...) C'est avant tout un film d'amour, non pas un mélodrame, mais un film qui espère en l'amour.* » Tout est dit.

Le Lycéen, film de Christophe Honoré, en salles.

FÉMININ DÉSIR

Après la mort de son mari, Nancy, enseignante de 55 ans (Emma Thompson), s'offre les services d'un jeune escort-boy, Leo. Cette rencontre va bouleverser le cours de leur vie. Avec une sensibilité toute féminine, Sophie Hyde aborde sans tabou les questions du plaisir féminin et de l'acceptation de son corps.

Mes rendez-vous avec Leo, film de Sophie Hyde, en salles.

Regarder et chanter la vie

MONSIEUR NICOLAS PREND LES ENFANTS POUR DES GRANDS

A la question de savoir pourquoi il chante, celui qui se cache derrière Monsieur Nicolas répond sans hésiter : « Il me semble avoir toujours chanté. Adolescent, j'ai commencé à jouer de la guitare de manière autodidacte et je me suis mis moi-même à écrire. Et si ça ne devenait pas une chanson, c'était un exutoire pour pouvoir exprimer de la manière la plus juste mes émotions au plus intime de moi-même, comme l'amour et mes positions face aux phénomènes de société. » Passé par le cours Florent, célèbre école de théâtre parisienne, il devient acteur, sans vraiment se lancer dans une carrière à proprement parler. Même si cette expérience lui permet de travailler sa voix et sa présence sur scène. Mais la chanson a ses préférences.

Sous le nom de Nicolas V.O., accompagné d'excellents musiciens rencontrés au fil de ses pérégrinations artistiques, il enregistre quelques titres qui connaissent un succès d'estime. « Je ne suis pas vraiment musicien, avoue-t-il, je pratique la musique instinctivement. Je ne connais pas toutes les théories. Je cherche juste des mélodies et des sonorités qui me parlent et me plaisent, sur lesquelles je peux

Christian MERVILLE

faire coller mes idées et mes mots. L'important est que ça chante et que la mélodie soit agréable à entendre. J'essaie toujours que tout sonne juste et bien. En fait, si je ne m'ennuie pas c'est que c'est réussi. »

Il se produit en spectacle, remporte quelques prix, participe aux Ateliers Chansons avec des intervenants comme Martine Kivits et Jean Luc Fafchamps. Cela l'ouvre à de nouvelles rencontres et lui permet de peaufiner son écriture tant musicale que textuelle. Tout est en place pour une honnête carrière de chanteur avec des textes bien écrits, des mélodies accrocheuses et une très belle présence.

QUAND TOUT BASCULE...

Le premier confinement sanitaire va pourtant totalement changer la donne. Comme l'ensemble des artistes, il est contraint de tout arrêter. Les salles sont fermées, plus question de jouer. Le voilà cloué chez lui. Il a dont tout le temps de s'occuper de son fils, parfois surnommé "Monsieur Non Non", pour qui il se met, naturellement, à écrire des chansons. « Les gens de ma maison / M'appellent Monsieur

Non Non / Quand ils me posent des questions / Moi je réponds : non, non / Quand je dis non, c'est non. » Cette première chanson, il la lui chante « au milieu de ses doudous », tout en la postant sur les réseaux sociaux.

De nombreux internautes réagissent positivement à ce morceau criant de vérité qui présente un caractère universel. Une dizaine de chansons naissent au fil des semaines. Invité à l'action *Place aux artistes* dans sa commune, le papa de William, prénom du fiston grâce à qui tout est parti, décide alors de mettre sur pied un vrai spectacle, avec une histoire imaginée par sa compagne qui englobe toutes les chansons de celui qui s'appelle désormais Monsieur Nicolas. « J'aime le mot "Monsieur" qui fait sérieux et plus grand, et puis "Nicolas" est un prénom qui sonne tout doux », s'enthousiasme-t-il.

AU CŒUR DE LA VIE

À leur écoute, on perçoit combien les créations de ce nouveau venu sur la scène des chanteurs pour les enfants et leurs proches, sont nées au cœur de la vie, dans une relation intime entre un bambin et ses parents. Des chansons naturelles que chacun aurait voulu écrire et où chacun se retrouve. Des textes personnels qui touchent à l'universel. Ils parlent de la vie de tous les jours, des scènes du quotidien, comme *Arrête de faire le gnan-gnan* ou *Et pourquoi, et pourquoi quoi quoi !* L'énoncé de leurs titres suffit à imaginer combien ces morceaux peuvent résonner dans la tête de parents et de grands-parents. Et combien ils sont aussi en mesure de désamorcer certaines situations un peu tendues.

Portées & Accroches

LES GUILLEMINS ILLUMINÉS

Jusqu'au 15 novembre 2023, le public peut admirer la gare de Calatrava colorée par Daniel Buren, célèbre pour ses colonnes du Palais Royal à Paris. Sur les vitres de la toiture transparente de la gare des Guillemins, l'artiste français a posé des feuilles de plexiglas colorées qui produisent un jeu de lumière permanent et changeant en fonction de la luminosité extérieure et de la position du soleil ou des nuages. Une belle manière de sensibiliser – gratuitement – le public à l'art contemporain. Cette réalisation est financée à 80% par des investisseurs privés.

MANDELBAUM EXPOSÉ

Cette première grande rétrospective du peintre Arié Mandelbaum évoque ses liens avec son fils Stéphane, lui aussi plasticien, décédé tragiquement à l'âge de 26 ans. Différentes thématiques illustrent son œuvre : l'intimité et la famille, des questions plus politiques comme la contestation de 1968 ou la guerre au Vietnam, la représentation du corps et les autoportraits. Et la Shoah, lui-même ayant vécu caché durant la Seconde Guerre mondiale. Une œuvre forte.

Arié MANDELBAUM → 05/03 Musée juif de Belgique, rue des Minimes 21, 1000 Bruxelles. www.mjb.jmb.org



© Monsieur Nicolas - Facebook

Avec son bagage et son parcours de "chanteur ordinaire", Monsieur Nicolas est devenu, grâce au confinement, un extraordinaire chanteur pour enfants. Un secteur où il apporte son regard particulier et un souffle nouveau.

CHANSONS.

Elles trouvent leurs racines dans des scènes de la vie de tous les jours.

Ces chansons trouvent leurs racines dans ce qui intéresse les enfants. Telle celle des pompiers qui commence et finit par les deux notes de la sirène de leurs camions rouges tellement fascinants. « *Pin pon pin pon / c'est nous les pompiers / Tiens bon / Tiens bon / On vient te sauver.* » Ou celle où apparaissent les dinosaures qui peuplent l'univers et les rêves enfantins. Ils sont tellement présents que certains vont jusqu'à affirmer : « *Les dinosaures existent encore / ils sont vivants / Je les ai vus / dans notre rue.* » Et encore cette composition sur les bonbons à entonner sur tous les tons, eux qui sont « *bons, bons bons* ». Que du vécu !

Ces douze chansons font donc partie d'un spectacle nommé *La tête dans les nuages* car « *rien n'est impossible / Quand on a la tête dans les nuages* ». C'est sur la scène que le chanteur de-

vient tout à la fois conteur, musicien, comédien, n'hésitant pas à improviser pour qu'à chaque prestation, les spectateurs deviennent eux-mêmes acteurs du spectacle.

UN SPECTACLE, UN LIVRE ET UN CD

Il existe un livre-CD pour prolonger ce beau moment de rencontre avec cet artiste qui y a mis tout son savoir-faire. « *Je sais combien les enfants aiment qu'on leur passe leur musique en boucle en voiture ou à la maison, observe-t-il. Je voulais aussi que les parents puissent écouter tout cela avec plaisir et sans grincement de dents. Les textes doivent être compréhensibles pour les enfants, mais la musique, elle, est universelle.* » Pari réussi pour celui dont les influences vont de Gainsbourg à Souchon, en

passant par Charles Trenet. « *Sans oublier tous les autres* », ajoute-t-il dans un grand sourire, lui qui aime s'entourer de musiciens prestigieux qui ont joué avec les plus grands.

Le disque est intégré dans un album où sont racontées les aventures de Monsieur Non-Non écrites par Julie De Wever et illustrées par Arnold Hovart. « *C'est pour moi aussi l'occasion d'offrir cette relation privilégiée qui s'installe entre un adulte et un enfant quand ils partagent tous deux la lecture d'un livre. C'est d'ailleurs ce livre qui me permet d'aller à la rencontre des lecteurs dans les librairies.* » Une manière encore de rester très proche de son public qui le lui rend bien. ■

Monsieur Nicolas, *La tête dans les nuages*, à Durbuy (04/12), Seraing (11), Jette (14), Brixix (18), Genappe (06/01), Gembloux (01/02).
monsieurnicolas.be/



VALLEE DE LA MEUSE LITHOGRAPHIÉE

Au XVIII^e siècle, il était fréquent que les jeunes gens aisés réalisent "le grand tour" pour découvrir l'Italie, la Grèce et d'autres lieux chargés d'histoire d'où ils ramenaient des carnets. L'invention de la lithographie va permettre d'offrir la possibilité de voyager dans son salon en feuilletant les reproductions des paysages d'une région proche

ou exotique. La vallée de la Meuse connaît ainsi un grand succès en raison des nombreux sites médiévaux qui la bordent. Cette exposition propose de revisiter son histoire artistique, technique et commerciale qui s'est développée au XIX^e siècle grâce aux lithographies.

Pictoresque. Un voyage lithographique et intimiste dans le Namurois → 29/01 TreMa, Musée des arts anciens, rue du Fer 24, 5000 Namur
www.museedesartsanciens.be

MUSIQUES SACRÉES

Chants rituels et chœurs sacrés, musiques "inspirationale", contemplative ou holistique, formes méditatives d'ici ou d'ailleurs sont au programme de ce festival organisé *sur Mars*, qui permet de découvrir des rituels musicaux aussi variés que peu connus.

Festival des musiques sacrées, 11-16/12, Mars, rue de Nimy 106, 7000 Mons ☎065.33.55.80 www.surmars.be

Petits à lire



LUDO, ÉBOUEUR MILITANT

Rendre sa ville propre, c'est la vocation de Ludovic, éboueur à Paris et devenu une star des réseaux sociaux. Tous les jours, il travaille à sa manière et dans la bonne humeur au bien-être des habitants de la Ville-Lumière en les invitant aussi à un plus grand respect de l'environnement. Dans ce livre touchant de sincérité, l'auteur partage son parcours d'enfant révolté, puis de jeune adulte marginal qui a trouvé son chemin en dépolluant la planète et en postant ses exploits quotidiens. Il valorise sa profession et témoigne qu'il doit son salut à la solidarité de belles personnes qui ont cru en lui. (Ch.B.)

Ludovic FRANCESCET, *Plus tard, tu seras éboueur*, Paris, City Éditions, 2022. Prix : 17,60€. Via *L'appel* : -5% = 16,72€.



SECRETS DE FAMILLE

Que de surprises découvertes lorsque l'on s'intéresse à l'histoire intime de sa famille ! Maria Larrea, Parisienne d'origine basque espagnole née en 1979 à Bilbao, découvre fortuitement et progressivement la tumultueuse et misérable enfance de ses parents, deux enfants abandonnés partis en France à la recherche d'une vie meilleure. Cette enquête dévoile des secrets de famille qui sont pour la narratrice de fameux chocs à surmonter. Un premier roman réussi et bien construit d'une scénariste de cinéma, maître dans l'art de tenir le lecteur en haleine. Elle le fait avec une rudesse et une tendresse non dénuées d'humour. (G.H.)

Maria LARREA, *Les gens de Bilbao naissent où ils veulent*, Paris, Grasset, 2022. Prix : 20,10€. Via *L'appel* : -5% = 19,10€.



PASSÉ TROP LOURD

Jarred est devenu paraplégique suite à un accident de voiture qui a coûté la vie à son amie. Lui qui a claqué la porte de la maison dix ans auparavant n'a d'autre solution que de solliciter son père à sa sortie de l'hôpital. Il reproche à celui qui était alcoolique à l'époque de l'avoir laissé à lui-même. Son père, de son côté, a mal encaissé les violences de l'ado. Ils n'ont d'autre choix que de cohabiter, ressassant leurs rancœurs, entrecoupées de quelques élans d'affection. Ce premier roman est poignant parce qu'il dépeint la vie quotidienne de petites gens aux prises avec leur passé, leurs relations et l'avenir qu'ils pourraient construire. (J.G.)

Jarred MCGINNIS, *Le lâche*, Paris, Métailié, 2022. Prix : 22€. Via *L'appel* : -5% = 20,9€.



ÉCO-ANXIÉTÉ

La prise de conscience de la crise climatique et d'un possible ou probable effondrement du système est aujourd'hui largement partagée et engendre de l'éco-anxiété. Suite de questions-réponses entre les auteurs, un enfant de 13 ans, un jeune de 22 ans et des grands-parents, ce petit livre didactique invite à poser les bonnes questions et à écouter les réponses de personnes qualifiées. Pour comprendre que les changements ne seront pas nécessairement brutaux, mais progressifs et variables, qu'il faut maîtriser les peurs et les affects et encourager le dialogue, l'action et les liens. (G.H.)

Pablo SERVIGNE, Gauthier CHAPPELLE, *L'effondrement (et après) expliqué à nos enfants et à nos parents*, Paris, Seuil, 2022. Prix : 12€. Via *L'appel* : -5% = 11,40€.



HISTOIRE MARITIME

Des navigateurs de la préhistoire aux Phéniciens et aux républiques maritimes italiennes, de Christophe Colomb aux pirates, c'est à un vaste panorama de la mer qu'offre cet ouvrage collectif à travers une cinquantaine de textes publiés dans la revue *Histoire*. Où il est aussi question de l'Atlantide, d'Ulysse et de Moby Dick. « *L'apprentissage de la mer*, rappelle André Zysberg dans sa préface, est devenu surtout une aventure humaine », comme en témoignent les nombreux récits rapportés par les navigateurs, marchands et découvreurs. Cet « *immense réservoir biologique apparaît pourtant menacé de destruction par notre propre civilisation* ». (M.P.)

La mer, 5000 ans d'histoire, collectif, Paris, Les Arènes, 2022. Prix : 29,90€. Via *L'appel* : -5% = 28,41€.



EN CAS DE DOUTE

Difficile et délicate la mission d'un juge d'instruction chargé d'apprécier la dangerosité ou non d'un jeune de retour en France après avoir rejoint l'État islamiste en Syrie. Faut-il le laisser en liberté, avec le risque qu'il commette un attentat ? Telle est la première décision que doit prendre une magistrate, inquiète par ailleurs quant à la pérennité de son couple. Karine Tuil emmène le lecteur avec brio dans les arcanes de ce type d'enquête. Elle aborde avec finesse la psychologie de jeunes déboussolés qui sont en recherche d'un engagement, tout comme les affres du doute avant toute grande décision personnelle ou professionnelle. (G.H.)

Karine TUIL, *La décision*, Paris, Gallimard, 2022. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.

Beaux Livres



CONSOLATIONS EN IMAGES

Cette nouvelle édition, en version beau-livre, de l'ouvrage de Christophe André paru en début d'année est augmentée de quatre-vingts illustrations pleine page d'œuvres d'art. En se mettant à l'écoute de leur message silencieux et en les décodant, le psychiatre poursuit sa réflexion sur la consolation. Parce que l'art « *détourne avec force et douceur notre attention de la seule tristesse, il nous expose à la beauté du monde (...), nous offre un autre regard sur la vie* ». Ces images complètent donc à merveille la pertinence de son propos sur l'art de soulager la peine. (J.Ba.)

Christophe ANDRÉ, *Consolations, celles que l'on reçoit, celles que l'on donne*, texte intégral, Paris, L'Iconoclaste, 2022. Prix : 35€. Via *L'appel* : - 5% = 33,25€.



LES CIGARES ORIGINELS

Les aventures de Tintin qu'on lit aujourd'hui ne sont pas, pour huit d'entre elles, les versions d'origine. À partir de 1943, Hergé a en effet mis en couleur, raccourci (passant de 120 à 60 pages) et considérablement redessiné celles parues dans les années 30. Après *Tintin au pays des Soviets* (seul album jamais "actualisé"), l'édition de 1934 des *Cigares du Pharaon*, le quatrième épisode de la série, est aujourd'hui colorisée. Les cases sont plus grandes, le dessin est plus rond et naïf et les décors moins travaillés. Il se dégage de ce premier volet des péripéties du héros en Orient, traqué par les Dupondt, un charme évident. (M.P.)

HERGÉ, *Les Cigares du Pharaon*, Bruxelles, Moulinsart-Casterman, 2022. Prix : 19,95€. Via *L'appel* : - 5% = 18,96€.



PICASSO ABSTRAIT

Jusqu'au 23/02 se tient aux MRBA (Bruxelles) une exposition consacrée aux rapports entre Pablo Picasso et l'abstraction (*L'appel*, 10/2022). Cet imposant ouvrage de plus de 300 pages en constitue le catalogue, reproduisant toutes les œuvres pleine page, chronologiquement. Un fil conducteur qui concrétise la manière dont l'artiste n'a cessé de se situer par rapport à l'abstrait ou à des représentations artistiques de diverses civilisations. La première partie du livre explicite notamment ses relations à la représentation et à l'abstraction. Il se termine par une biographie qui situe les œuvres dans la vie du peintre. Un volume pour comprendre, en admirant. (F.A.)

Picasso & l'abstraction, Bruxelles, Racine, 2022. Prix : 37,91€. Pas de réduction.



LA PREMIÈRE CRÈCHE

En 1223, cherchant à fêter Noël de manière particulière, François et ses amis ont l'idée de représenter la Nativité avec des personnages en chair et en os. François se rend au village de Greccio, dans le centre de l'Italie, y découvre une grotte et la décore. Le 24 décembre au soir, avec les habitants du village il organise une veillée pour créer la première "crèche". Le franciscain Éloi Leclerc raconte cet événement fondateur avec finesse. Les dessins de Clémence Meynet apportent une touche presque magique à ce petit ouvrage cartonné d'une quarantaine de pages, aisément maniable par les enfants. (F.A.)

Éloi LECLERC, *Le Noël de François d'Assise*, Paris, Salvator, 2022, rééd. avec de nouvelles illustrations. Prix : 12,90€. Via *L'appel* : - 5% = 12,26€.



I LOVE AMERICA

Qui n'a pas eu un rêve d'Amérique ? Pas des USA 2022, pas de ses images cartes postales, mais d'une Amérique mythique, originale, prophétique. Celle des années 60-70, des contre-cultures, du rock, des ouvertures sur tout... Qui débouchera sur une Amérique d'après, marquée de désillusions. Tout cela, les objectifs du photographe Alain Dister l'ont cliché pour toujours. Fou d'Amérique, fondateur du magazine *Rock and Folk*, Dister est mort en 2008, laissant d'immenses archives d'où ont été extraites toutes ces photos d'ambiance. Accompagnées de textes parfois bruts, elles font replonger dans un monde qui faisait fantasmer les jeunes des Golden Sixties. (F.A.)

Alain DISTER, *En Amérique*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 39,20€. Via *L'appel* : - 5% = 37,24€.



HISTOIRE DES PANDÉMIES

La covid a fait rejaillir la peur des pandémies, plus de 30 ans après celle du sida et alors que le choléra reste endémique dans certaines régions du monde. Cet ouvrage s'ouvre sur une échelle du temps débutant avec la peste noire terriblement meurtrière du milieu du XIV^e siècle et détaille celles qui ont endeuillé la planète depuis lors : la peste, encore, le typhus, la variole, jusqu'à la fameuse grippe "espagnole" au lendemain de la Première Guerre mondiale. Tout en racontant comment la société tentait d'y faire face. Les gravures, dessins, affiches, photos, documents et autres illustrations constituent de précieux témoignages d'époque. (M.P.)

Face aux épidémies, collectif, Paris, Michel Lafon, 2022. Prix : 29€. Via *L'appel* : - 5% = 27,55€.

L'épopée d'une ville de tout temps convoitée

JÉRUSALEM, QUELLE HISTOIRE !

Michel PAQUOT



Une somptueuse bande dessinée raconte comment « une petite cité cananéenne comme une autre » est devenue une capitale spirituelle scindée en deux parties inégalitaires qui focalise aujourd'hui toutes les passions.

« **P**as facile de comprendre comment cette petite ville perdue au milieu des montagnes est devenue le nombril du monde. » Effectivement, et c'est la réussite cette bande dessinée de deux cent cinquante pages écrite par Vincent Lemire, fin connaisseur de la cité dont il dirige le Centre de recherches français et à laquelle il a consacré plusieurs livres de référence, d'y parvenir. Son narrateur est un olivier qui a poussé il y a quelque quatre mille ans sur le mont qui porte son nom où, selon les traditions monothéistes, aura lieu le Jugement dernier.

Longtemps, Jérusalem a été une « bourgade plutôt insignifiante » ceinte d'une muraille, dominée par trois collines et située à l'écart des routes commerciales. La construction d'un temple par Salomon, racontée dans Le Livre des Rois, « marque un tournant majeur » dans son évolution. Si l'existence de ce fils de David qui, selon la Bible, y avait transporté l'arche d'alliance contenant les Tables de la Loi transmises à Moïse, est discutée, son souvenir n'en reste pas

moins omniprésent dans les visites touristiques trois millénaires plus tard. À cette époque, Jérusalem est une cité cosmopolite et prospère où se croisent de nombreux négociants.

TEXTES BIBLIQUES

Au VI^e siècle avant J.-C., Nabuchodonosor détruit le temple et les Judéens exilés créent le judaïsme pour préserver leur identité, tout en fixant par écrit les premiers textes bibliques. Une partie d'entre eux revient quelques décennies plus tard dans les pas de Cyrus qui reconstruit le temple et intègre la cité dans l'Empire perse. Sous Hérode, peu avant notre ère, elle est, selon Pline l'Ancien, la ville la plus célèbre d'Orient. Ce roi mégalomane et bâtisseur y édifie un somptueux palais ainsi que des lieux « païens », tel un théâtre où sont organisés des jeux du cirque. Il agrandit aussi le temple. Et voici Jésus, venu fêter la pâque juive, qui dénonce la richesse du temple, avant d'être crucifié.

En dix chapitres, cet album retrace l'histoire tourmentée d'un lieu qui ne

cessera, au fil des siècles, d'être un terrain d'affrontements et de convoitises. Un long passage est notamment consacré à la première croisade lancée en 1095 par Urbain II, qui fait dessiner une croix rouge sur le dos des quelque quatre-vingt mille « soldats du Christ », dont nombreux périront en chemin. Leur entrée débouchera sur des massacres et verra le couronnement de Godefroid de Bouillon en tant qu'« avoué du Saint-Sépulcre ».

CHAMP DE BATAILLE

En 1905, la ville compte soixante mille âmes, dont une moitié de juifs, un quart de musulmans et autant de chrétiens. Ces différentes communautés siègent au sein de sa municipalité. Mais quelques décennies plus tard, cette ville-monde « prise en tenaille entre deux projets nationalistes irréconciliables est devenue un champ de bataille ». Jusqu'à être aujourd'hui fortement inégalitaire : les Palestiniens, qui représentent 40% de ses neuf cent cinquante mille habitants, ne bénéficient par exemple que de 10% du budget municipal. Et, dans sa partie Est, le peu de permis de construire accordés et les fréquentes destructions d'immeubles entraînent une surdensité dans les logements. Rendant la ville de moins en moins « une et indivisible ».

La force et la grandeur de cette bande dessinée, illustrée dans un style limpide et coloré proche de la ligne claire par Christophe Gaultier, sont de ne pas en faire qu'un simple récit historique documenté et rigoureux. Très fouillée, cette *Histoire de Jérusalem* est avant tout construite sur des petits faits et des personnages apparemment secondaires qui lui apportent de la chair et une profondeur humaine. ■

Vincent LEMIRE, Christophe GAULTIER, *Histoire de Jérusalem*, Paris, Les Arènes, 2022. Prix : 27€. Via *L'appel* : - 5% = 25,71€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou téléphonez au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port :

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Notebook

Conférences

BRUXELLES. *La foi soulève les montagnes, témoignage du prêtre-chirurgien de l'hôpital de Tanguéta au Bénin.* Avec le Père Florent Priuli, chirurgien, le 12/12 à 20h30, Palais des Beaux-Arts, rue Ravenstein 23.

☎02.543.70.99

✉gcc@grandesconference.be



BRUXELLES. *La présence des absents en thérapie.* Avec Édith Goldbeter, docteure en psychologie, professeure honoraire à l'ULB et autrice du livre *Le deuil impossible*, la place des absents en thérapie familiale, le 09/12 à 20h, Salle de la Rotonde, Stade Fallon, avenue J.-F. Debecker 54. ☎0474.33.76.54

✉apprivoisersondeuil@gmail.com

FLOREFFE. *Les entreprises SEVESO, quelles protections ?* Avec Georges Van Malder, ancien chargé de mission de la Région wallonne, le 17/12 à 10h, Ateliers du Savoir, rue du Séminaire 4.

☎0473.98.02.60.

LIÈGE. *Le 400e anniversaire du "miracle du fagot" - L'histoire du*

En raison de la covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.

sanctuaire de Notre-Dame de la Sarte (Huy). Organisé par la Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège, avec Patrick Martin, master en histoire et en théologie à l'UCLouvain, le 14/12 à 17h15, Espace Prémontés, rue des Prémontés 40.

☎04.230.31.67

✉archives.eveche@evechedeliège.be



LOUVAIN-LA-NEUVE. *L'humanisme comme style de vie.* Avec Jean Leclercq, professeur de philosophie à l'UCLouvain, le 20/12 de 14

à 16h, Auditoire Montesquieu 11, rue Montesquieu 32.

☎010.47.41.86

✉cgf@uda-uclouvain.be

NAMUR. *Les utopies d'aujourd'hui sont les réalités de demain.* Avec Christine Mahy, secrétaire générale du Réseau Wallon de Lutte contre la Pauvreté, le 15/12 à 14h, Maison de la Culture de Namur DELTA, avenue Fernand Golenvaux 18.

☎081.21.74.66 ☎0477.85.16.15

VERVIERS. *Nos défenses et covid-19, nos succès, nos défaites.* Avec Michel Moutschen, professeur à l'ULiège, le 19/12 à 20h, Centre culturel de Verviers, Espace Duesberg, bd de Gérardchamps 7C.

☎087.39.30.60 ☎087.32.53.94

Formations

BRUXELLES. *Atelier de cuisine festive.* Collaboration entre le service social Notre-Dame du Sacré-Cœur et le Centre de service social Bruxelles sud-est, les 20/12 et 27/12 de 9h30 à 11h30, UP Etterbeek-Salle Arc-en-ciel, rue de Pervyse 17.

☎02.648.50.01

✉c.flament.cssbse@gmail.com

BRUXELLES. *Séminaire-formation: l'écoformation.* La construction de l'identité avec, par et dans la nature vivante. Organisé par le Centre Avec, le 10/12 de 9h30 à 12h30, rue Maurice Liétart 34.

✉lesingulieruniversel@yahoo.fr

NAMUR. *Je me lance : formation vélo débutant.* À partir de 4 ans, le 14/12 de 14 à 16h, Institut Sainte-Ur-

sule, rue de Bruxelles 78.

☎081.81.38.48

✉namur@provelo.org

billetweb.fr/shop.php?event=formation-je-me-lance-namur&step=1&back=1

RÉMERSDAEL. *Formation d'animateurs d'Ocarina (Mutualités chrétiennes).* Réservées aux jeunes de 16 à 20 ans, du 26/12 au 31/12

et le 21/02/2023, Rémersdael-Castel Notre-Dame. ☎04.221.74.41

✉ocarina.be/se-former/les-formations/

WÉPION. *Week-end de formation. La dette publique : une question politique à se réapproprier.* Organisé par le CEFOC, les 10 et 11/12, La Marlagne, av. de La Marlagne 5.

☎081.23.15.22 ✉info@cefoc.be

Retraites

BRUXELLES. *Soirée Héraut du Grand Roi Jésus pour les 13-17 ans.* Le 16/12, couvent Saint-Antoine, rue d'Artois 19.

☎02.517.17.80

✉bruxelles@franciscains.eu

FLEURUS. *Halte spirituelle : les animaux dans la Bible ont-ils quelque chose à nous apprendre ?*

Avec Didier Luciani, exégète, le 10/12 de 9h30 à 16h30, abbaye de Soleilmont, av. Gilbert 150.

☎071.38.02.09

✉sol.accueil@proximus.be

MAREDRET (ANHÉE). *Découverte du mouvement spirituel Les Veilleurs de la Cité.* Le 17/12 de 9h à 17h, abbaye de Maredret, rue des

Laidmonts 9.

☎082.21.31.83 (le matin)

✉welcome@accueil-abbaye-maredret.info

RHODE-SAINT-GENESE. *Place à la parole : le temps d'une journée, redécouvrons un texte biblique.*

Le 15/12 de 9h à 16h, Centre Notre-Dame de la Justice, av. Pré au Bois 9.

☎02.358.24.60

✉info@ndjrhode.be

SPA. *Noël : l'émerveillement de Dieu qui s'est fait homme !* Avec Jean-Marc de Terwangne, du 16/12 (20h) au 18/12 (16h), Foyer de Charité, avenue Peltzer de Clermont 7.

☎087.79.30.90

✉foyerspa@gmail.com

Et encore...

BRUXELLES (AUDERGHM). *Concert de Noël: What sweeter music.* Avec le Chœur Bachwerk, le 17/12 à 18h, église Sainte-Anne, chaussée de Tervueren 89.

☎0495.20.58.01

✉www.bachwerk.be/contact/



CHIMAY. *Concert de Noël.* Avec Vlaams Radiokoor inspiré de la tradition britannique, le 17/12 à 20h, Théâtre du Château, rue du Château 18. ☎060.21.94.56

✉event@chateaudechimay.be

FRAMERIES. *Ciné-débat : L'éthique et le journalisme d'investigation.* Projection du film Spotlight, une enquête sur la pédophilie au sein de l'Église catholique américaine, avec le pasteur retraité Aldo Benini, le 08/12 à 19h, Maison de la Laïcité, rue de la Libération 152.

☎065.78.11.53

✉www.laicite-frameries.be

LIÈGE. *Visite guidée de la Collégiale Saint-Barthélemy et des Fonts baptismaux.* Toute l'année du lundi au samedi de 10h à 12h et de 14h à 17h, le dimanche de 14h à 17h, place Saint-Barthélemy.

☎04.250.23.72

✉michelle.delcourt@live.fr

MAREDSOUS. *Marché de Noël à l'abbaye.* Du 18/11 au 25/12, vendredi de 18 à 22h, samedi et dimanche 10h à 20h (24 décembre fermé) et le 25 de 15h à 20h, abbaye de Maredsous.

☎082.69.82.11

NAMUR. *Temps de Noël et de traditions.* Circuit original permettant de découvrir cette période de fêtes. Le 18/12 à 17h (durée 2h).

☎081.46.81.32

✉info@visitnamur.eu

WÉPION. *Noël à la Pairelle.* Du 22 (18h15) au 25/12 (11h00), Centre de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.32

✉secretariat@lapairelle.be



DÉCOUVREZ

L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde